

Le peuplement de la partie méridionale du plateau bamiléké

J.-C. BARBIER

Introduction

L'histoire du pays bamiléké n'a pas encore fait l'objet d'une étude systématique, et elle accuse un net retard en ce domaine par rapport aux régions voisines ethniquement apparentées : celle de Bamenda qui a bénéficié dès les années cinquante des travaux d'anthropologues anglais (1), et le pays bamoum où le Sultan Njoya fit procéder lui-même à la transcription des traductions orales (2). Plusieurs raisons peuvent expliquer ce retard :

1) La pénétration allemande sur les plateaux de l'Ouest du Cameroun décrivit un arc de cercle de Bali à Foumban et ne toucha pas directement la partie méridionale du plateau bamiléké. Loin des forts militaires installés dans la plaine des Mbo, à Dschang, à Bamenda et à Foumban (3) l'encadrement des populations bamiléké resta très faible. Un tel encadrement n'était d'ailleurs pas indispensable à l'époque puisque l'administration coloniale se contentait d'établir des relations privilégiées avec les chefferies les plus puissantes — l'accord du Dr Zintgraff et du roi Galega de Bali en est le prototype — celles-ci étant chargées d'acheminer la main-d'œuvre vers les grandes plantations de la région de Buéa et les chantiers routiers et ferroviaires. C'est seulement lorsque les commerçants ne se sentirent plus en sécurité que la partie méridionale du plateau bamiléké fut déclarée zone d'insécurité en 1907, et qu'une opération de pacification, connue sous le nom de l'expédition Nkam-Noun, fut lancée à partir de Dschang en octobre 1909. Elle aboutit, en février

1910, à la construction du fort militaire de Bana (4). C'est donc très tardivement que cette région fut sous l'observation directe des Allemands. Elle ne le resta que peu de temps car ces derniers laissaient la place aux Alliés en décembre 1915. En dehors de l'axe Bangangté-Bazou, emprunté par Hirtler en 1903 lors de son voyage Foumban-Yabassi, la partie méridionale du plateau bamiléké ne bénéficia donc pas des premières expéditions allemandes particulièrement riches en observations.

2) Les premiers documents substantiels datent donc, pour notre région, de l'administration française; encore fallut-il attendre que celle-ci s'inquiât de la dégradation des relations entre les chefs et leurs notables pour qu'elle s'intéresse au « commandement indigène » (5). De 1935 à 1939, une série de monographies éclairent sur la profondeur généalogique des dynasties régnantes, l'origine de leurs fondateurs, l'organisation sociale traditionnelle (liste des associations coutumières et des principaux titres

(4) Le poste de Bana, qui dépendait du « bezirk » de Dschang, avait à sa tête un lieutenant assisté d'un sergent, et disposait d'une troupe de 25 hommes.

(5) En réponse à une circulaire du Commissaire de la République portant sur la réorganisation du commandement indigène au Cameroun (26 novembre 1929), le chef de la circonscription de Dschang rédige une « étude du commandement et de l'administration indigène » où il interprète le malaise politique des chefferies (l'autorité des chefs a été sapée par le pouvoir colonial qui leur a confisqué leurs rôles de chef de guerre et de juge, et qui a introduit le commerce et les missions chrétiennes) et il propose quelques remèdes : création d'une école pour les fils des chefs où ils apprendraient, un jour par semaine, « la coutume qui serait enseignée tour à tour par les membres les plus respectés du conseil des notables sous le contrôle du Chef de Circonscription », la reconnaissance officielle de ce conseil de notables appelé *kamvø*, etc... Au niveau de l'Afrique Occidentale, le Gouverneur Brévié conseille dans une circulaire du 27 septembre 1932, le maintien et le renforcement des chefferies, et leur démocratisation interne par la consultation des notables (cf. Lombard, *Autorités traditionnelles et pouvoirs européens en Afrique Noire*, 1967).

(1) KABERRY, *Women of the Grassfields*, 1952; en 1967, le même auteur et E.M. Chilver présentent un tableau historique de l'ensemble de la région de Bamenda : *Traditional Bamenda — The pre-colonial history and ethnography of the Bamenda Grassfields*.

(2) NJOYA, *Histoire et coutumes des Bamoum*.

(3) Le Dr. ZINTGRAFF atteint Bali en janvier 1889, et le fort de Dschang fut fondé en 1903. Les chefferies bamiléké septentrionales furent visitées dès 1902 par le Lieutenant Strümpell à partir du fort de Bamenda. En 1905, Fomopéa, au sud de Dschang sera atteinte par l'expédition du Manengouba.

26 Nov. 1986
O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire
N° : 21181
Cote : B

de notabilité), les litiges fonciers entre chefferies voisines. Ces données restent malheureusement ponctuelles, et l'essai de synthèse tentée par Delarozière en 1949, bien que louable, n'en reste pas moins prématuré (6). En effet, l'analyse critique de ces documents dévoile les obstacles suivants :

a. Les généalogies des dynasties régnantes ne renseignent que très approximativement sur l'histoire du peuplement du plateau bamiléké. D'autres groupes pouvaient être installés depuis longtemps avant l'arrivée du fondateur, lui-même n'étant souvent qu'un individu isolé sans poids démographique. Par exemple, l'arrivée du chasseur *Nzə tʃokōngwe* dont les trois fils fondèrent les chefferies Bakassa, Bandoumkassa et Bana, peut être située vers le milieu du XVII^e siècle; or, l'étude des généalogies des chefs locaux antérieurs à cette immigration et qui ont été conquis, repousse la date du peuplement de la région au début du XVI^e siècle (7).

b. L'origine géographique du fondateur de la chefferie ne renseigne pas, elle non plus, sur la provenance des populations. L'hétérogénéité du peuplement entraîne l'analyse au niveau de chaque chef conquis (*mfə ntiə*). Sinon on risque d'attribuer à l'ensemble de la chefferie ce qui n'est vrai que pour une partie.

c. La transcription des noms de personne se heurte aux multiples possibilités d'appellation (8).

(6) L'auteur présente ainsi son entreprise : « En l'absence de toute œuvre de spécialiste, les meilleures études concernant les Bamiléké ont été effectuées par les chefs des circonscriptions administratives dont ils relèvent. Malheureusement, elles sont éparses dans un grand nombre de documents (rapports, monographies, enquêtes) de valeur très diverse, et qui accusent trop souvent des changements de méthode. Elles représentaient toutefois, une somme de connaissances qui, pour n'être ni complète, ni définitive, est assez importante pour constituer la base de recherches ultérieures, et d'études comparatives. C'est la raison pour laquelle nous les avons réunies. Nous ne nous dissimulons nullement les lacunes et les erreurs que peut contenir ce travail. Il n'a pas été fait dans un esprit, ni dans un but purement scientifique. Les observateurs qui sont cités sont des administrateurs, qui se sont attachés à l'étude des faits dont la connaissance pouvait les aider, immédiatement, dans leur travail : d'où l'importance donnée aux questions politiques et sociales, qui forment l'essentiel des chapitres qui suivent » (Delarozière dans la préface de son ouvrage : *Les institutions politiques et sociales des populations dites bamiléké*, p. 6).

(7) Nous passons de 14 générations pour la dynastie de Bana, à plus de 20 générations pour *Ndumla* et *Tungu*.

(8) On peut distinguer plusieurs catégories de noms : le titre traditionnel (*Nzi no*) reçu par un ancêtre et hérité depuis; le nom individuel de cet ancêtre (*Nzi mba*), réciprocaire du titre, et qu'on peut considérer comme l'ancêtre éponyme de la lignée. Ce nom est accolé avec le titre de notabilité et se transmet avec lui. Exemple : *Mfə Nānga* est le titre traditionnel du chef de Bandoumkassa car le fondateur de la dynastie s'appelait *Nānga*. Cet ensemble est souvent remplacé par un diminutif : *Mfə Na* pour *Mfə Nānga*. Enfin, la même personne reçoit un nom de naissance qui l'individualise (*nzi mavə*). On peut donc dire *Mfə Nānga*, *Mfə Na*, ou *Mfə Kamaha* pour désigner l'actuel chef de Bandoumkassa. A ce nom de naissance, s'ajoute aujourd'hui « le nom pour le Blanc » (name for

Des redites ont lieu, et il est difficile d'établir des correspondances entre les mêmes personnes citées dans plusieurs monographies.

d. Une liste dynastique ne coïncide pas automatiquement avec la succession généalogique. En principe, la succession va de père en fils, mais si le chef meurt avant d'avoir eu le temps de donner un enfant capable de lui succéder, c'est alors un de ses frères qui hérite. Or de telles successions collatérales sont généralement oubliées, au delà des dernières générations, et sont traduites par la succession en ligne directe.

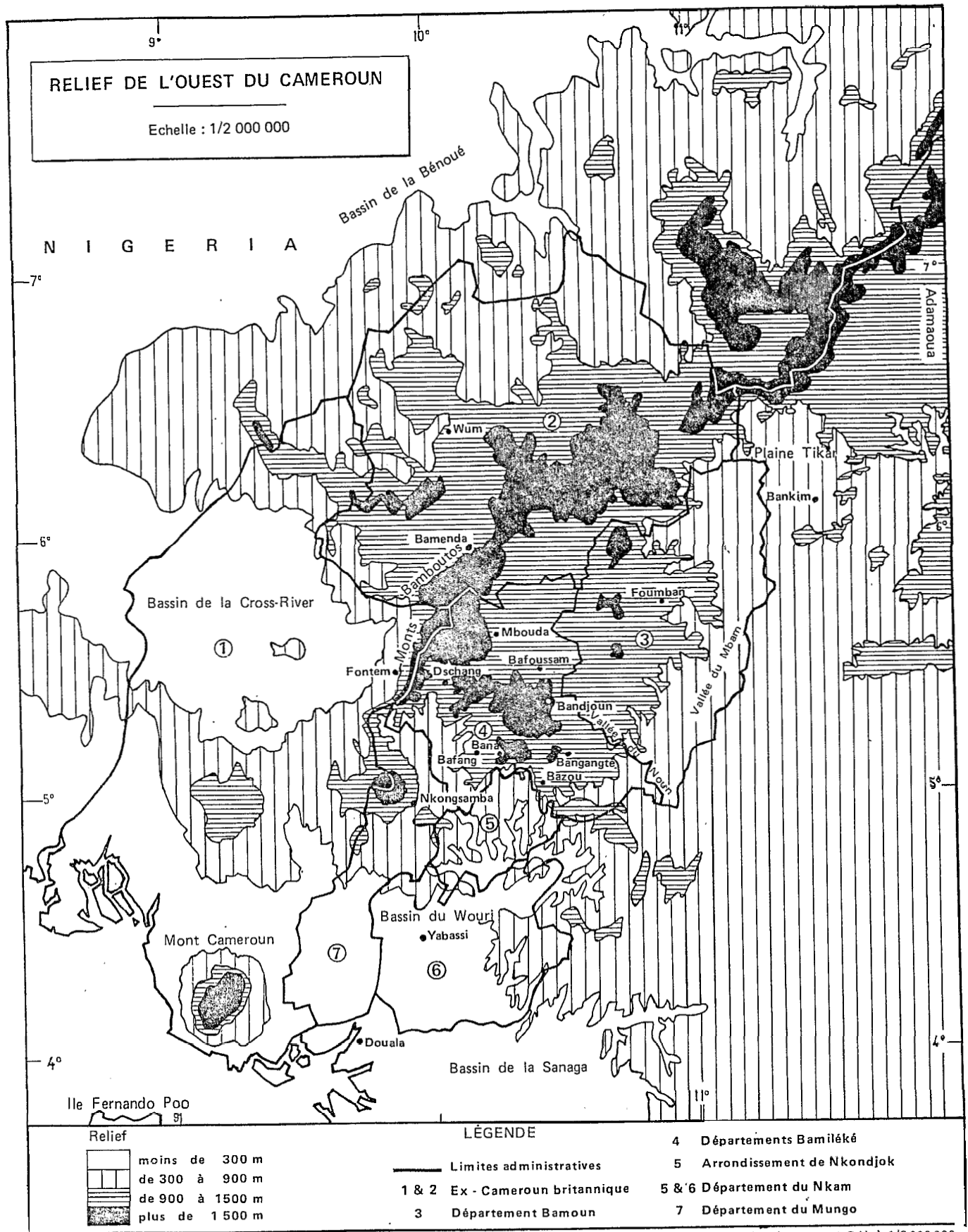
e. L'ordre dans lequel sont donnés les règnes varie selon les interviews. Les listes recueillies par l'administrateur Raynaud (1936-37), par l'Almanach Nufi (vers 1967) et par nous-mêmes, présentent des variations phonétiques et de rangs souvent très importantes. Là aussi, seules les dernières générations font preuve de stabilité.

f. Les différents règnes sont illustrés par des événements historiques : conflits avec des chefferies voisines, conquêtes des *mfə ntiə*, activités économiques, etc. C'est le cas notamment des monographies recueillies par Raynaud. Mais ces événements ont une nette tendance à investir le règne de l'ancêtre fondateur ou d'un autre chef réputé. Cette tendance est d'ailleurs encouragée par le fait que chaque chef, en plus de son nom individuel, porte celui de son ancêtre. Les événements du XIX^e siècle sont évidemment mieux situés dans le temps.

3) Enfin, des présupposés scientifiques ont pu freiner une analyse diachronique des sociétés bamiléké :

a. Une population montagnarde refoulée : le plateau bamiléké présente un rebord relativement abrupt de tous les côtés et la dénivellation est spectaculaire en maints endroits. Ce plateau est dessiné dans sa partie méridionale par la courbe de niveau située à 1 000 mètres d'altitude. Il s'agit d'une ancienne pénéplaine cassée par des mouvements tectoniques anciens et recouverte de basaltes, sur laquelle se sont ajoutés des massifs d'origine volcanique (Baleng 1 590 m, Bana 2 097 m et les Bamboutos 2 740 m). Une telle morphologie justifiait, avant la mise en place d'une infrastructure routière facilitant l'accès au plateau, le qualificatif de montagnard qui était attribué aux populations. Le premier noyau de peuplement identifié s'est d'ailleurs implanté à Baleng et manifeste, par le choix de son site, le rôle de refuge qu'a pu jouer le plateau par rapport à la rive gauche du Noun : « Le plateau bamiléké, dressé de plusieurs centaines de mètres au-dessus du Noun, n'offrant à première vue aucun passage facile, com-

baptist, en pidgin) qui est le prénom chrétien (*Nzi ndok*). Par ailleurs, un surnom peut être attribué par l'opinion : *Dənkə*, Chef de Bandoumkassa, était dit « *Ntupo* » (le doigt) à cause de son pouvoir de sorcellerie : il lui suffisait de lever le doigt pour provoquer la pluie.



J.C. BARBIER - O.R.S.T.O.M, 1971 d'après Cartes I.G.N. à 1/2.000.000

Carte 1. — Le relief de l'ouest du Cameroun.

plètement boisé, était peu encourageant » (Delarozière) (9). Delarozière en déduit que le peuplement du plateau n'a pu se faire que par refoulement. Il continue ainsi la phrase précédente : « Il est probable que les Bamiléké s'en seraient tenus là si l'imminence du danger ne les avait forcés à passer; ce danger c'était l'avance des Bamoum, refoulés eux-mêmes par les Fulbé ». L'auteur confirme cette hypothèse lorsqu'il date, à partir des généalogies de Baleng et de Bandjoun, le franchissement du Noun par les Bamiléké entre le milieu du XVII^e siècle et le début du XVIII^e siècle : « Ceci correspond assez bien à la thèse qui admet le refoulement des Bamiléké vers le sud par des envahisseurs, probablement poussés eux-mêmes par les Fulbé, conquérants du Nord-Cameroun » (9).

Une telle thèse est contredite par les faits puisque cette pression ne peut s'exercer sur les Banson et les Bamoum qu'à partir de 1830 (fondation du lamidat de Tibati) et de 1835 (fondation du lamidat de Banyo). Banson et Bamoum firent d'ailleurs front et les raids ne déclenchèrent pas de déplacement notable de populations. Outre que cette thèse limite la profondeur historique du peuplement du plateau bamiléké, elle soumet les mouvements de ces populations à un rapport d'extériorité qui en fait des victimes subissantes, « refoulées », sans initiative historique. Elle sous-estime les causes attractives qui ont joué : valeur culturelle des sols sur basalte, importance de la chasse et du commerce de l'ivoire, rapprochement de la côte dans un contexte d'économie de traite avec l'Europe, richesse des palmeraies, etc.

b. Des semi-bantou : un même processus de dépersonnalisation va avoir lieu avec un terme ambigu emprunté aux linguistes. C'est Johnston qui le premier emploie le terme de semi-bantou dans une opposition avec les langues bantou (10). Guthrie proposera le terme Bantoïdes (11) moins péjoratif. Mais Jacquot remarquera combien une telle définition reste encore négative par rapport à un centre authentiquement bantou : « ... Cette définition ne permet cependant pas de trancher la question de leur appartenance exacte, leur classification s'opérant négativement par rapport au domaine bantou. Mais dans l'état actuel des connaissances, cette situation paraît inévitable lorsqu'il s'agit de déterminer la limite nord-ouest des langues bantou : tant que des études approfondies n'auront pas été faites du côté « non-bantou » de la frontière linguistique proposée, la classification ne pourra s'effectuer qu'en fonction des caractères bantou » (12).

(9) DELAROZIERE, *op. cit.*, p. 15.

(10) JOHNSTON, *A comparative study of the bantu and semi-bantu languages*, 1919 et 1922.

(11) GUTHRIE, *The Bantu languages of Western Equatorial Africa-Handbook of African Languages*, 1953.

(12) JACQUOT, *Les langues Bantou du nord-ouest*, 1960, p. 5-34.

Le découpage de l'Afrique en aires culturelles par Baumann et Westermann (13) va attribuer à ces « semi-bantu » le rôle d'intermédiaires entre deux pôles de civilisation : les Bantou et les Soudanais. Les populations des plateaux de l'ouest du Cameroun seraient donc le produit d'une osmose culturelle :

« Entre les bantous du Nord-Ouest établis dans le sud du Cameroun et les cercles du Soudan Central de l'Atlantique de l'Est, on trouve un certain nombre de peuples enclavés, dont tous les traits démontrent qu'ils représentent la liaison entre la civilisation primitive ouest-africaine de la forêt vierge et les civilisations paléo-soudanaise et néo-soudanaise des savanes limitrophes. Linguistiquement, ces peuples sont des semi-bantous et cela indique une position intermédiaire; c'est l'élément bantou qui domine et les indices de transition sont presque imperceptibles. Ce groupe nous mène au Soudan Central par les Tiv, également des semi-bantous, dont la parenté avec ceux de la Nigéria du Nord paraît assez proche. D'autre part, les Ibibio — dont la position est peu claire —, et leurs proches parents, les Ibo orientaux, nous conduisent au cercle de l'Atlantique de l'Est... Il y a lieu d'ajouter que les plateaux herbeux (grassfield) étaient bien plus exposés à l'invasion soudanaise que le pays sylvestre insalubre » (14).

Évoquant l'origine soudanaise des Bali, les mêmes auteurs continuent : « La civilisation soudanaise a été apportée aussi par les Peul et les Haoussa. Il y a eu un courant assez faible, dont l'historicité n'est pas encore déterminée, par l'ouest, jusque chez les Tikar et les Môm [Bamoum] et un autre courant plus volumineux dans le grassfield qui a introduit les vérandahs, la fonte du cuivre, la fabrication des colorants, etc. Les peuples du Grassfield sont une masse informe mais importante de tribus très entremêlées ».

D'autres indices confirment apparemment cette situation d'intermédiaires :

— La case bamiléké avec son plan carré et son toit circulaire, ou à quatre pans, semble être une étape architecturale entre la case rectangulaire des peuples des forêts et les cases rondes des savanes.

— Constatant l'extrême variété des mensurations anthropométriques effectuées par le Dr. Olivier (15) sur 80 sujets immigrés à Douala, Delarozière ajoute une opinion courante à son époque : « On a l'impression très nette que les grandes familles de chefs appartiennent à une race différente, beaucoup plus grande et beaucoup plus robuste, plus complète au point de vue physique et intellectuel, que celle des hommes du commun. C'est ce qui explique que Baumann, se référant à Hutter, cite la présence en pays Bamikélé de deux races, l'une d'immigrés

(13) BAUMANN et WESTERMANN, *Les peuples et les civilisations de l'Afrique*, 1948.

(14) BAUMANN et WESTERMANN, *op. cit.*, p. 331.

(15) OLIVIER, *Documents anthropométriques pour servir à l'étude des populations du Sud-Cameroun*, 1946.

« grands dolicoéphales, à visage allongé », l'autre d'assujettis, de type « paléonégride » (16).

— Enfin l'organisation en chefferie peut apparaître comme une première phase de centralisation politique dans la dichotomie : sociétés acéphales - sociétés étatiques.

Une meilleure connaissance des sociétés des plateaux de l'ouest du Cameroun autorise aujourd'hui leur appréhension directe sans subordination à des civilisations voisines mieux connues. Leur originalité est découverte plus comme l'aboutissement d'un procès historique particulier, que comme le fruit d'une osmose culturelle. Voorhoeve (17) en regroupant ces populations dans le groupe « Mbam-Nkam » consacre leur autonomie linguistique. Par ailleurs, nous verrons plus loin que la chefferie en tant que structure politique mérite d'être étudiée en elle-même et non comme simple étape d'un processus de centralisation. L'apparition de l'Etat dans une société à chefferies implique en effet une mutation des rapports fondamentaux qui lient les entités dominées au pouvoir central.

Les difficultés éprouvées par divers auteurs précédemment cités à classer ces populations n'annoncent-elles pas d'ailleurs la forte originalité de ces dernières ? et n'est-ce pas leur particularité même qui devrait d'abord être saisie ?

c. Le modèle bamiléké : les premières observations directes sont souvent restées prisonnières d'une optique fonctionnaliste, sans doute fascinées par cette forte originalité du « modèle bamiléké ». L'architecture (la célèbre case bamiléké), l'agriculture (le bocage bamiléké), l'organisation politique (chefferies aux multiples associations), ont suscité l'admiration de maints observateurs par la combinaison complexe de leurs éléments constitutifs. Ces « modèles », sans profondeur historique, ont souvent été généralisés à l'ensemble du pays bamiléké, au-delà des particularismes locaux, et à partir des chefferies « les mieux conservées ».

Or, nous nous heurtons sans cesse à la très grande diversité des sociétés bamiléké (18); et la généralisation au niveau de l'organisation sociale traditionnelle telle que le chercheur tente de la reconstituer, reste une entreprise risquée.

En effet, les différences observées ne sont pas seulement culturelles. Certes, les matériaux utilisés ont pu varier selon l'origine du peuplement, et le voisinage ethnique — la diversité des dialectes en témoigne — mais les différences s'inscrivent plus profondément dans l'histoire. Les rapports sociaux — par exemple ceux qui rattachent chaque groupe

ou individu au pouvoir central du chef — réactualisent les situations historiques où se sont constitués ces rapports. Ceux-ci ne sont donc nullement uniformisés à l'intérieur même d'une chefferie. Mieux, les institutions de la chefferie vont se réorganiser continuellement en fonction du contexte économique et politique. Or l'impact de l'économie de traite sur les sociétés des plateaux de l'Ouest, jusqu'à présent sous-estimé dans les études en langue française, a été provocateur de changements.

Ces particularismes se sont développés dans le temps et l'espace. Le mode de constitution des chefferies, l'évolution de leurs institutions, les réactions à la situation coloniale, les ensembles socio-culturels très variés auxquels aboutissent les mouvements migratoires actuels, etc. appellent nécessairement une analyse diachronique.

Nous ne pouvons que regretter ce retard dans la recherche historique en pays bamiléké, d'autant plus qu'une telle recherche bénéficierait des atouts suivants :

1) Les monographies des administrateurs constituent déjà un premier ensemble de documents qui couvre la majeure partie du pays bamiléké, « ... une somme de connaissances, qui, pour n'être ni complète, ni définitive, est assez importante pour constituer la base de recherches ultérieures, et d'études comparatives », de l'avis même de Delarozière (19).

2) La recherche historique peut s'appuyer sur la méthode généalogique (20) avec la possibilité de nombreux recoupements. La succession est patrilinéaire. Le titre de notabilité de l'ancêtre éponyme se transmet de génération en génération, de père en fils. L'investiture révèle la personne de qui l'ancêtre du notable actuel a reçu son titre. Les lignées généalogiques peuvent ainsi s'articuler les unes aux autres. En définitive, la profondeur généalogique d'une dynastie peut être confrontée avec d'autres généalogies, notamment celles des chefs conquis (*mfə ntiə*) et des *kamvə* (co-fondateurs de la chefferie ou fils du chef ayant reçu en charge héréditaire la gestion d'un quartier). Il est possible, en outre, de confronter cette profondeur généalogique avec les indicateurs suivants :

— le nombre de crânes conservés dans un cimetière et révélés par la présence de poteries hémisphériques qui recueillent les sacrifices (21).

(19) DELAROZIÈRE, *op. cit.*, p. 6.

(20) Nous compterons 20 ans par génération.

(21) Le décompte des poteries n'est pas toujours aisé car, à la suite de déplacements, le chef de famille peut décider qu'une même poterie servira à l'ensemble des ancêtres dont les crânes sont enterrés à des endroits éloignés ou oubliés. La mère du fondateur accompagne souvent le crâne de son fils. L'identification des poteries est un art difficile et lorsqu'un sacrifice doit être fait à un ancêtre nommé précisément on fait appel au féticheur (*nga'ka*) pour qu'il désigne la poterie concernée.

(16) Delarozière, *op. cit.*, p. 10.

(17) VOORHOEVE, *The linguistic unit Mbam-Nkam (Bamiléké, Bamun, and related languages)*, 1971.

(18) BRAIN, dans un article consacré aux Bangwa de la région de Fontem — *Bangwa (Western Bamileke) marriage wards*, 1969 —, trouve des différences dans le régime matrimonial du nkam par rapport aux écrits de Hurault — *La structure sociale des Bamiléké*, 1962.

— le nombre des associations coutumières de la chefferie, car chaque nouveau chef ouvre une association (22).

— le nombre de *māmɲə* (mère du chef) est lui aussi un indicateur puisque ce titre est héréditaire et que la mère d'un chef intronisé devient automatiquement une nouvelle *māmɲə*. D'autres dignitaires sont également nommés à cette occasion, mais leurs titres risquent d'être recouverts par des titres plus prestigieux acquis par leurs descendants.

3) Quelques références à l'histoire des Bamoum (23) et à celle des Bali-Tchamba (24) lesquelles présentent des points de repère chronologique précis, suggèrent une articulation possible de l'histoire bamiléké avec celle de ses voisins.

4) Enfin, l'évolution du contexte économique et politique, qui a été provocatrice de changements internes aux sociétés, divise la période pré-coloniale en phases distinctes, si bien que les principales activités des chefs évoquées dans les traditions orales peuvent être situées dans le temps. Schématiquement et provisoirement nous proposons les phases suivantes :

— Les chefferies s'organisent dans un milieu auparavant peu occupé qui est le siège d'une immigration récente. La chasse est l'activité première des fondateurs de ces chefferies : l'ivoire est échangé en direction de la côte contre des produits d'origine européenne, et les dons de viande permettent d'établir et d'entretenir d'excellentes relations de voisinage.

— Au XVII^e siècle, l'espace est déjà suffisamment occupé pour qu'apparaissent des fondateurs conquérants. Des chefferies, par exemple Bandjoun et Bana, se disent « *ghim'* » parce qu'elles se sont fondées par la ruse et la violence, sans l'accord des chefs voisins.

— Au XIX^e siècle, la pression bamoum qui s'accroît et l'importance soudaine des palmeraies qui produisent, à partir des années 1850, un produit d'exportation, déclenchent une immigration en forêt dans la partie septentrionale de l'actuel département du Nkam.

— Toujours au XIX^e siècle, le pouvoir central, dans plusieurs chefferies, essaie de s'agrandir et de

(22) Nous verrons plus loin comment chaque nouveau chef de Banunga a créé son association. Nous avons la même situation à Banka où le nombre des associations coïncide avec le nombre de règnes. La dernière association s'appelle « *sungə* », « la bouche du peuple »; elle correspond au comité de base du parti politique Union Nationale Camerounaise.

(23) Plusieurs raids bamoum attaquèrent les chefferies bamiléké qui surplombent la vallée du Noun : Baleng, Bafoussam, Bandjoun et Bangangté. Un de ces raids atteignit même la vallée du Ndé au sud-ouest de Banyarbo.

(24) L'armée de Gawolbé fut mise en échec à Djuititsa par le chef de Bafou. En outre, les Panyi dont parle Delarozière (*op. cit.*, p. 18) correspondent sans doute au groupe des Tchamba qui séjournèrent quelques temps dans la vallée du Noun avant de fonder la chefferie Bali.

s'organiser en royaume : extension territoriale par la conquête des chefferies voisines; nomination à la tête des quartiers d'homme de confiance relevant directement de l'autorité centrale (serviteurs et fils de chef remplacent les *kamvə* dans leur fonction administrative) — l'organisation territoriale tend ainsi à s'uniformiser ce qui modifie profondément les anciens rapports sociaux inscrits dans l'histoire locale —; importance croissante du trésor des chefferies qui thésaurisent des troupeaux de bovins exposés sur les collines; installations d'artisans qui se mettent au service des chefs, notamment des forgerons qui produisent des fusils de traite.

Ce processus de centralisation politique s'observe entre autres sur la face est du plateau bamiléké afin d'endiguer les raids bamoum, et dans les chefferies qui dominent la forêt, donc de riches palmeraies, de Bana à Banounga.

Vu toutes ces possibilités méthodologiques, nous sommes persuadés que le retard pris par la recherche historique en pays bamiléké pourrait être rattrapé, sans obstacle majeur, par l'application à toutes les chefferies d'une enquête systématique dont nous venons d'évoquer brièvement quelles pourraient être les méthodes éventuelles. De notre côté, nous avons pu enquêter directement depuis 1971, auprès de plusieurs chefferies :

— les chefferies de l'arrondissement de Bana : Bakassa, Bandoumkassa, Bana et Batcha;

— les petites chefferies implantées en forêt au XIX^e siècle dans la région de Bakoua et Tongo;

— la chefferie de Banounga (arrondissement de Tongo) qui connut son apogée à la veille et au début de l'occupation allemande.

Ce sont les principales données de ces enquêtes qui vont nous introduire à une réflexion sur l'histoire du peuplement de la partie méridionale du plateau bamiléké.

Bana, chefferie conquérante.

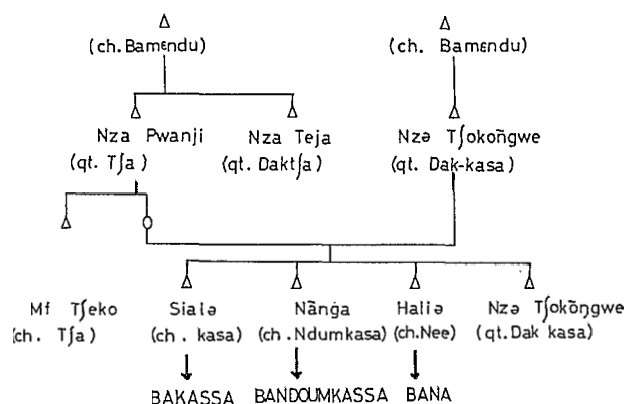
Situées sur le rebord méridional du plateau bamiléké, les chefferies de Bana, Bakassa et Bandoumkassa sont à classer parmi les plus anciennes du Haut-Nkam et du Ndé. Au XVI^e siècle, en effet, des groupes humains sont déjà implantés sur le flanc ouest du Mont Bana : *Mɲə Ngəkɔdzə* à *Ngə*, *Mɲə Yāmdzə* à *Ndumla*, *Mɲə Ngə* à *Tungu*, *Mɲə Mo* à *Biham*, etc... Ces groupes humains ont été progressivement conquis par les trois chefferies que nous venons de citer et dont les dynasties remontent au milieu du XVII^e siècle.

Bana jouera un rôle politique dominant au XIX^e siècle, si bien que les Allemands la choisiront comme chefferie supérieure et siège d'un fort militaire en février 1910, à la fin de l'expédition Nkam-Noun. Ils entérineront la conquête par Bana de *Ndumla* et de Bandoumkassa. Enfin, Bana sera le chef-lieu de

la circonscription de l'Ouest sous l'administration française d'août 1916 au 10 juillet 1920.

1. LA FONDATION DES CHEFFERIES BAKASSA, BANDOUMKASSA ET BANA.

Un groupe de chasseurs originaires de *Mendu* (Bamendou) s'installe à *Tja* sur un plateau basaltique, à l'ouest du Mont Bana. Ce groupe est composé de deux frères : *Nza Pwanji* et *Nza Teja*, qui sont sans doute descendants d'un chef comme l'indique leur titre (25). Ils sont accompagnés par *Nza Tjokōngwe* qui ne leur est pas apparenté. Ce dernier épousera une fille de *Nza Pwanji* laquelle donnera naissance à plusieurs fils : *Sialə*, *Nānga*, *Haliə*, et un quatrième qui héritera du nom de *Nza Tjokōngwe* (voir Figure 1 ci-après).



ch. = chefferie
qt. = quartier

Fig. 1. — Généalogie des fondateurs des chefferies de Bana, Bandoumkassa et Bakassa.

Suite à l'accroissement démographique de ce petit groupe, *Nza Teja* s'installe plus à l'ouest, à *Dak-Tja*. *Nza Tjokōngwe* se déplace lui aussi, dans la même direction et choisit *Dak-Kasa*, le *Kasa* d'en bas (26).

Nous sommes dans la seconde moitié du XVII^e siècle et l'espace apparaît déjà bien occupé, notamment les collines basaltiques de la haute-vallée de Bana : *Sialə*, fondateur de Bakassa et *Nānga*, fondateur de Bandoumkassa, installeront leurs descendants sur des collines granitiques qui surplombent la forêt. A l'entrée de celle-ci, un emplacement commun aux deux chefferies, marqué de deux pierres

(25) Ce titre est donné à un fils du chef qui reçoit en charge héréditaire la gestion d'un quartier.

(26) Le préfixe « *dak* » signifie « plus bas que... ».

rituelles (*Nalu* et *Sialu*) (27) commémore la fondation des deux chefferies apparentées.

Mfə Mo, un chef local, est conquis (il devient *mfə ntiə*) et jouera désormais le rôle d'intronisateur pour les deux nouveaux chefs. Ces derniers s'attaqueront ensuite à leur oncle maternel, *Nza Pwanji*, devenu entre temps *Mfə Tjéko*, et ils installeront sur ce nouvel espace conquis, leur frère cadet *Nza Haliə*. *Mfə Nge Lim* sera à son tour attaqué par les frères conquérants.

Nza Haliə bénéficie de toutes ces conquêtes et avec l'aide de *Mfə Tjéko*, il acquiert son indépendance, devenant lui-même *mfə*. Par ruse — car son poids démographique reste encore bien limité — il ne va pas tarder à devenir plus grand que ses frères en absorbant les petites chefferies voisines.

De même que Bakassa et Bandoumkassa, Bana s'ouvre un accès à la forêt. Il profite des dissensions des chefs de Bakotcha (28), notamment entre *Mfə Tjəndza* de *Lungu* et *Mfə Si* de *Jak*, pour jouer un rôle protecteur, puis de dominateur. Il place deux de ses fils : *Nza Ndə* et *Nza Tjat* au-dessus de ces chefs.

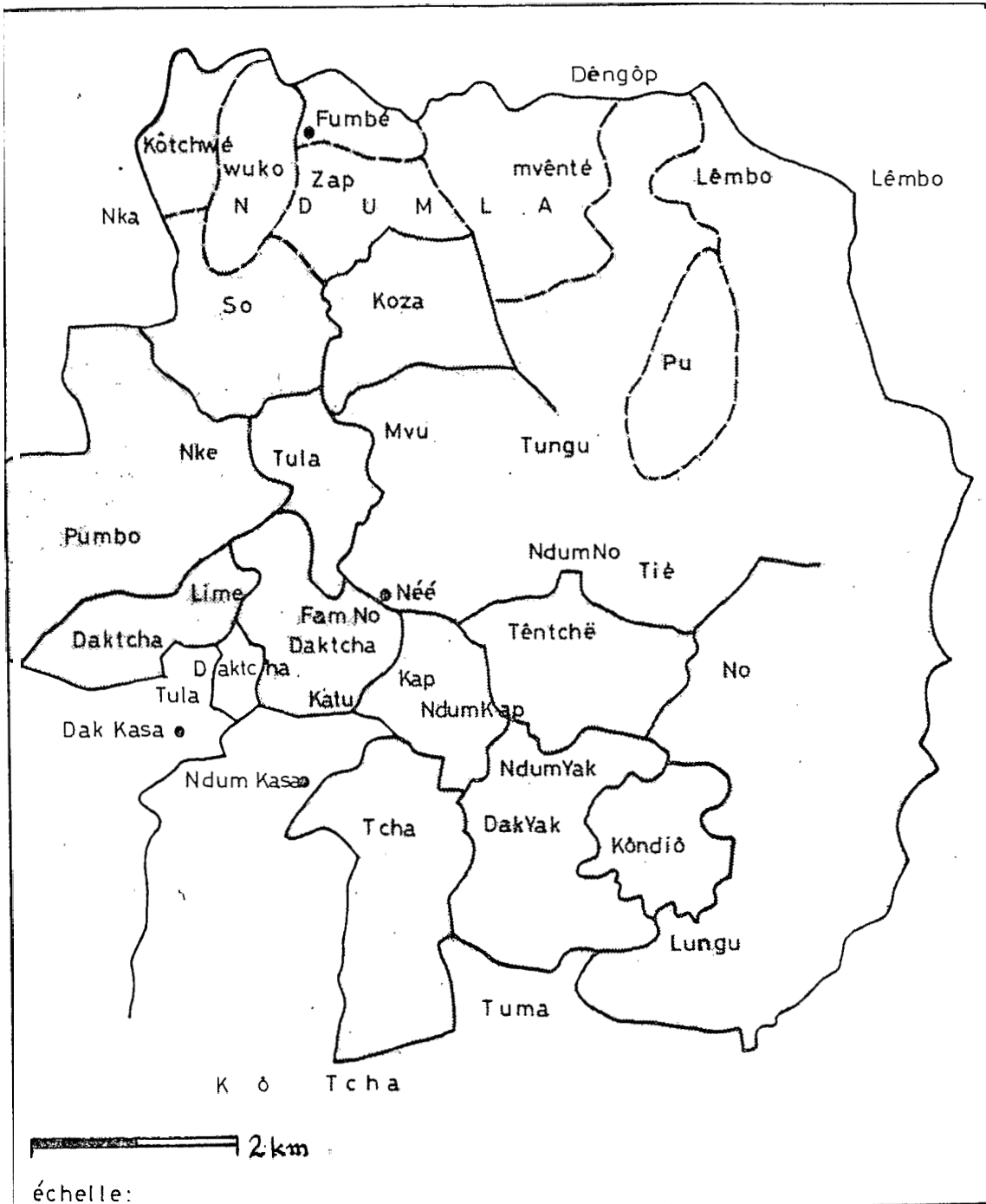
De cette phase historique, qu'on peut situer au début du XVIII^e siècle, les traditions orales conservent le souvenir de conflits avec les Diboum. Ces derniers dont la réputation en sorcellerie est bien établie, sont présentés comme invulnérables. La tradition raconte comment un de leurs chefs de guerre du nom de *Nzugu* ressuscitait après chaque affrontement où il s'était fait décapiter; ceci grâce à un poulet blanc qu'il avait eu soin de mettre sous son lit avant de partir au combat. Il lui suffisait alors de couper la tête du poulet pour retrouver la sienne ! Au contact des Diboum, certains chefs bamiléké se perfectionneront d'ailleurs dans l'art de la sorcellerie, ainsi *Dənkə*, chef de Bandoumkassa dont nous avons évoqué le doigt puissant dans une note précédente (8).

Pourquoi cette conquête de la forêt par les trois chefferies récemment fondées ? Vu le contexte économique de l'époque où les produits de traite pénétraient très loin à l'intérieur des terres, nous pouvons penser que l'accès à la forêt équivalait à l'accès aux biens importés. La traite des esclaves et le trafic de l'ivoire prendront dès lors le relais de la chasse comme activité économique principale des chefs.

Dans un second temps, Bana s'attaqua aux chefferies bien assises sur les collines basaltiques de la

(27) *Lu* = pierre. *Nalu* a été posée par *Mfə Nānga*, chef fondateur de Bandoumkassa, et *Sialu* par *Mfə Sialə*, chef fondateur de Bakassa. *Na* et *Si* sont les diminutifs de ces deux chefs.

(28) La zone appelée *Bakotcha* correspond au rebord méridional du plateau dans la région de Bana. Ce rebord qui plonge dans la forêt du sud du Cameroun, descend en pente raide vers le pays diboum. Ce nom se décompose ainsi : *ba* = les gens de, *kə* = la brousse inoccupée, *tcha* = le nom d'un lieu, en l'occurrence la chefferie *Tcha*.

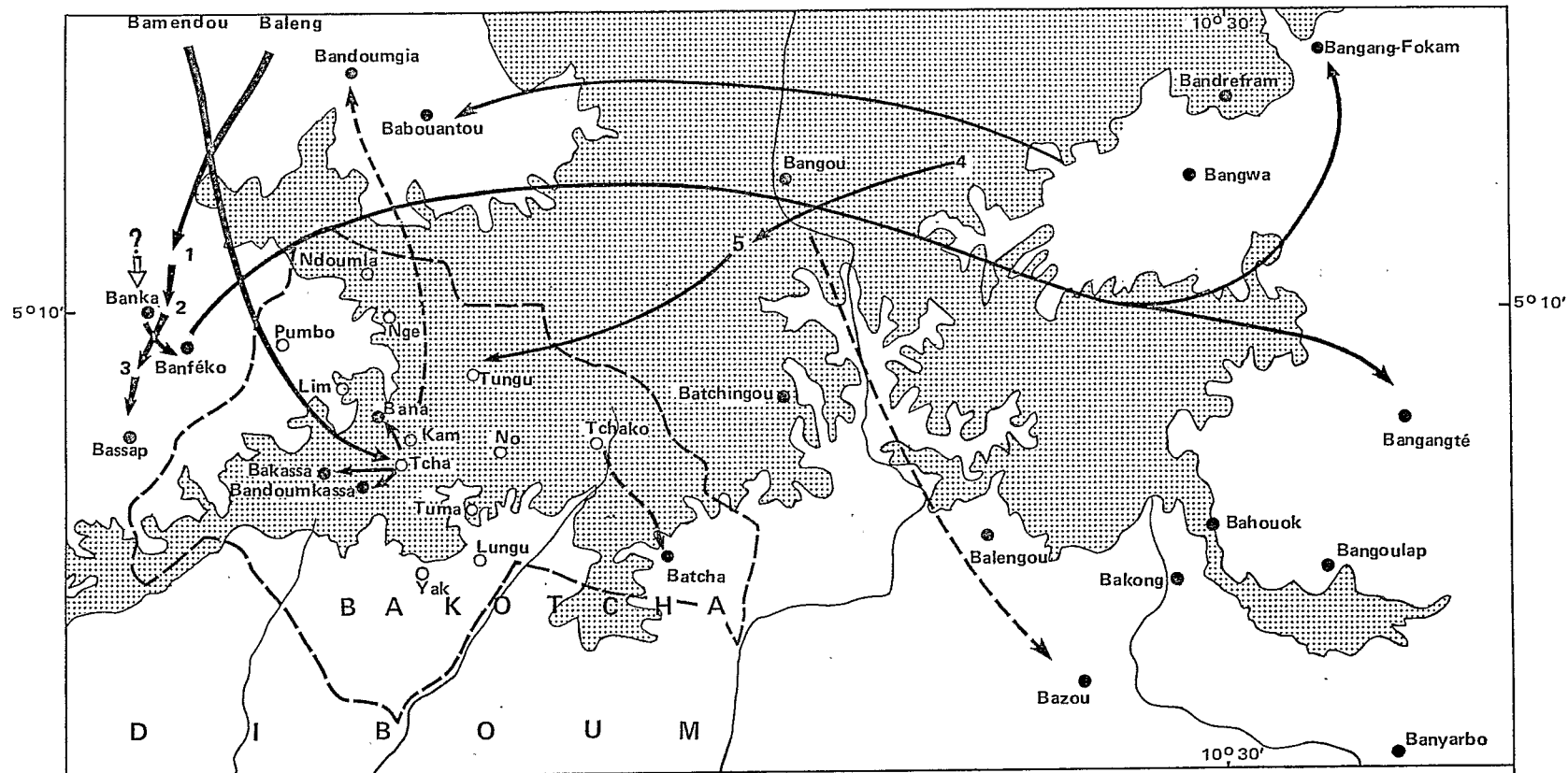


Carte 2. — Les quartiers traditionnels de Bana.

haute-vallée et qui lui sont antérieures : *Mfə Tcha* à *No*, *Mfə Ngə* à *Tungu*, et enfin *Mfə Lə* et *Mfə Tfa* à *Pumbo*. Cette dernière conquête revêt une importance capitale : Bana, devenue une grande chefferie, entrera bientôt en compétition avec Banka.

Nous avons pu dater approximativement cette conquête de *Pumbo*. Bandoumkassa y participa en effet sous le règne de *Watsa*, et un ressortissant de

Pumbo réussit à s'enfuir en direction du nord-ouest et alla fonder Baboaté. Les recoupements autorisés par ces deux faits nous amènent à situer l'événement vers 1750. A cette date, Bana est donc déjà intégré aux grands circuits commerciaux qui, de la côte, atteignent les plateaux de l'ouest du Cameroun, et apparaît comme une des plus fortes chefferies de la partie méridionale de l'ensemble bamiléké.

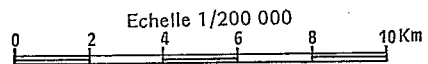


Carte 3. — Origine des chefferies de l'arrondissement de Bana.

- 1- Tusap
- 2- Fapsa
- 3- Njénsap
- 4- Lem-ngu
- 5- Tène



Limite administrative de l'arrondissement de Bana



Chefferie



sous-chefferie, quartier ou lieu-dit



1400 mètres et plus

dessiné par le Service Cartographique du Centre-ORSTOM de Yaoundé

J.C. BARBIER, ORSTOM, 1973

2. LES MOUVEMENTS MIGRATOIRES QUI ONT PEUPLÉ LA RÉGION DE BANA.

Quelques groupes, déjà constitués en chefferie, sont montés sur le plateau venant de la rive gauche du Noun et du pays bamoum. Ce fut le cas de Baleng et de Bafoussam au XVI^e siècle, puis de Bapi, Bandeng, Bangam, Bati, etc., au XIX^e siècle lorsque la pression bamoum se fit plus forte et son pouvoir central plus contraignant, et lorsque s'ajoutèrent à ces causes les raids des Bali-Tchamba dans la vallée du Noun. Mais en dehors de ces quelques exemples, la plupart des chefferies bamiléké sont l'aboutissement d'une structuration sur place d'éléments immigrés. La progression de ces éléments se fait en tache d'huile autour de pôles d'autorité : le nouvel arrivant s'installe auprès d'un chef local ou d'un notable qui lui accorde un espace où il va pouvoir prospérer avec sa famille. Le fils d'un chef peut aussi être installé à distance avec le titre de *Nza*, parfois de *Mfə* (29), pour s'occuper d'un quartier. Dans aucun cas, la tradition orale ne signale une installation par conquête brutale. Il s'agit d'une stratégie d'infiltration par petits groupes. Le nouvel arrivant fréquentera assidûment le notable ou le chef qui l'a installé dans l'espoir de recevoir un titre de notabilité qui l'élèvera dans la hiérarchie sociale. Ce sera par ruse, plus que par force, que le nouveau venu usurpera le pouvoir local. Il lui faudra séduire, être généreux (s'il est chasseur, il fournira de la viande), apparaître comme le protecteur efficace contre les dangers extérieurs par l'acquisition de fusils de traite et la vigilance vis-à-vis des raids éventuels des chefferies voisines.

L'origine des éléments fondateurs des chefferies révèle divers courants d'immigration :

Nzə Tʃokōŋgwe vient de Bamendou, et *Kunkə*, fondateur de Bassap (une petite chefferie voisine) vient de Baleng. D'autres chefferies du département du Haut-Nkam affirment également une origine septentrionale : Banfélouk (Bamendou), Fondjomekwet (Fomopéa), Baboutcha-Nitcheu, Bafang, Baboné, Baboutcha-Ngaleu et Bankondji (Fontsa-Touala).

Mfə Ngə installé à *Tungu* (Bana) est un des plus anciens chefs antérieurs à l'arrivée de *Nzə Tʃokōŋgwe* puisque sa généalogie énumère jusqu'à 22 noms de chefs, ce qui situerait au XVI^e siècle la fondation de sa dynastie. Il vient de *Lem-ngu* dans un quartier de la chefferie de Bangou limitrophe avec Bangwa. *Mfə Ngə* se déplace ensuite à *Tenə*, lieu d'un marché actuel de Bangou (30), avant de venir s'installer définitivement à *Tungu* sur les hauteurs du plateau de *Ndumla*.

Selon certains informateurs, Banka pourrait procéder d'un mouvement de même direction. Son

(29) A *Jak*, *Mfə Wok* est fils de *Mfə Pu*, lequel est fils de *Mfə Tswé*, lequel est fils de *Mfə Si*. A *Pumbo*, *Mfə Lə* est fils de *Mfə Tcha*.

(30) *Te* = marché.

fondateur viendrait de la direction de Babouantou (selon la version de Raynaud), aurait fait escale à *Ndumla* (d'après un informateur de cette sous-chefferie), serait venu de Bangwa (au dire des notables de Banfélouk) (31). Il se met au service de *Mfə Mədzjə* à *Tukan*, non loin de la chefferie actuelle de Banka. Mais c'est un serviteur hypocrite car il enfonce des épines de palmier dattier dans le crâne de chaque nouveau-né du chef afin que ce dernier reste sans descendance et le choisisse comme héritier ! Après la fondation de la chefferie Banka, des conflits de succession entraîneront le départ de frères à Banfélouk, Bangangté et Bangang-Fokam.

Pour ces derniers mouvements, nous pouvons avancer à titre d'hypothèse qu'ils sont issus d'une zone d'ancien peuplement dont le centre de gravité pourrait être Bangwa-Bandréfam (32).

Ces mouvements que nous venons de décrire ont occupé l'espace autour d'un noyau d'ancien peuplement localisé sur les hauteurs de *Ndumla*. Sur celles-ci se sont installés successivement au XVI^e siècle : *Mfə Ngəkdzo* à *Ngə*, puis *Mfə Yəmdzə* un peu plus à l'est, et enfin *Mfə Ngə* à *Tungu*. Nous avons là une concentration démographique qui correspond d'une part à un site défensif — la ligne de crête des hauteurs de *Ndumla* (1 600 mètres) est dans le prolongement du Mont de Bana — et d'autre part à une zone de sols fertiles sur basaltes. Ce dernier point est important car les populations bamiléké ne pratiquent pas une agriculture itinérante : le surplus démographique s'installe dans les espaces disponibles, mais les éléments déjà établis restent sur place (33).

Dominant à la fois le bocage de Babouantou-Bandoungia, et la haute vallée de Bana, le plateau de *Ndumla* joue un rôle défensif certain. Il en fut de même du lieu dit *Tʃako* qui correspond à la haute vallée de la Fibé, au cœur même du Mont Bana, où les ancêtres de Batcha s'étaient installés sur l'extrémité d'une petite coulée de basalte. Les traditions orales conservent en effet le souvenir de raids lancés par des populations forestières, distinctes des Diboum, qui sont appelées : *Mbele*. Nous les retrouvons dans l'histoire de la chefferie de Banounga où ils sont parfois assimilés aux Bandem. Nos informateurs les comparent aux maquisards des années 60 : les raids étaient nocturnes et les auteurs disparaissaient ensuite en forêt. Plusieurs techniques

(31) A Banka même, les informations de Raynaud affirment ne rien connaître de l'origine de ce fondateur. Lors de notre passage on nous parla d'une origine bamoum : la chefferie *Nka* près de Foubot. Dans une autre version, l'Almanach Nufi mentionne Fomopéa et Fondanti comme étapes de notre héros fondateur.

(32) Selon Delarozière, une quatrième vague de migrants aurait fondé Bandréfam, puis Bangwa et Batoufam.

(33) Le caractère non itinérant de cette agriculture explique sans nul doute l'amorce d'un bocage qui sera rendu plus systématique par la densité croissante de la population lorsque les espaces disponibles pour l'immigration se feront plus rares, et par l'importance prise par le petit élevage. La dynamique même des mouvements migratoires a certainement joué dans l'élaboration de ce bocage.

étaient utilisées par eux : l'embuscade au bord d'une piste, le trou percé dans le mur de la case à la hauteur du lit du propriétaire et par lequel l'attaquant tirait un coup de fusil. Les Batcha s'illustrèrent dans la résistance grâce à leur site incomparable : le bassin supérieur de la Fibé surplombe la forêt par une chute de plus de 80 mètres. La tradition raconte comment les *Mbele* attirés par quelques silhouettes de Batcha vues au sommet de la montagne grimperent par la même échelle de lianes qui servait aux Batcha pour descendre de *Tfako* : les Batcha n'eurent alors qu'à couper les lianes pour que les *Mbele* retournent en forêt ! Autre ruse des Batcha : une case piège était remplie de chèvres et de plantains, l'ensemble dans un désordre qui laissait deviner une fuite de ses habitants. Les *Mbele* se réjouissaient jusqu'au moment où les propriétaires revenus, une porte de bambou les coinçait à l'intérieur. Il ne restait plus qu'à mettre le feu à la case.

Les habitants de Bakotcha, bousculés par ces raids, se souviennent eux aussi de ces affrontements.

Autour de cet axe *Ndumla-Tfako*, s'ajouteront des chefferies plus récentes sur les collines basaltiques de la haute-vallée de Bana : *Mfə Nge Lim*, *Mfə Tsa Pumbo*, *Mfə Tsa No*, etc., sans doute à une époque où les agressions extérieures étaient moins à craindre. *Ndumla* influence alors toute la région. L'arrivée de *Nzə Tfokōngwé* et la fondation des chefferies Bakassa et Bandoumkassa vont saturer complètement l'espace. Nza Halie sera nécessairement le fondateur d'une chefferie de conquête. Il sera « *ghim?* » par opposition aux « *lipwə* » qui se sont installés sur des espaces disponibles en accord avec les chefferies voisines (34).

3. LA PARTICIPATION A L'ÉCONOMIE DE TRAITE.

L'accès à la forêt au XVIII^e siècle qui s'est traduit par la domination de Bakotcha par les chefferies Bakassa, Bandoumkassa, Bana et Batcha, et par des conflits avec les populations diboum (35), fait entrer ces chefferies dans un ensemble socio-économique orienté par le commerce de traite. Une mise en relation généralisée et intense des divers groupes de l'ouest du Cameroun s'est en effet réalisée très tôt, bien avant la pénétration coloniale. Elle s'est effectuée à partir de trois catégories de produits qui ont circulé entre les groupes :

a) Les échanges forêt-savane :

Du fait de la complémentarité agricole de deux milieux naturels distincts, le contact forêt-savane est

(34) Être qualifié de « *ghim?* » par l'opinion c'est être désigné comme une personne qui arrive à ses fins sournoisement.

(35) Les premiers villages diboum auraient été fondés dans la seconde moitié du XVIII^e siècle d'après les généalogies recueillies par l'administrateur Reynaud.

un lieu d'échanges intenses. En plus de leurs propres volailles et chèvres, les habitants de la région de Bana allaient chercher dans la zone de bocage plus septentrionale qui s'étale dans la dépression de Babouantou et de Bandoumgia, d'autres volailles et chèvres pour descendre le tout sur les marchés limitrophes avec les populations forestières (Diboum), en bas du rebord du plateau. Ils descendaient en outre des produits vivriers qui ne poussent pas facilement en forêt : maïs, arachides, haricots, etc. Les Bana remontaient en échange l'huile de palme et la diffusaient vers la partie nord du plateau bamiléké handicapée par le manque d'oléagineux. L'emplacement des anciens marchés ne laisse aucun doute sur l'importance de ces tractations puisqu'une ligne continue de ces marchés dessine la limite entre Bakotcha et le pays diboum. Aujourd'hui encore, le pays diboum reste pourvoyeur d'huile grâce à ses immenses palmeraies naturelles, et plus à l'est, les artisans de la chefferie de Bazou fabriquent toujours des hottes coniques qui facilitent le transport des marchandises pour escalader le rebord particulièrement abrupte du plateau.

Entre le bocage bamiléké et la zone forestière, Bana apparaît, en définitive, comme un intermédiaire dans les deux sens, et affirme déjà une vocation peut-être plus commerciale qu'agricole.

b) Les produits locaux commercialisés sur de longues distances :

1) *La kola* : la partie méridionale des départements du Ndé et du Haut-Nkam est aujourd'hui encore pourvoyeuse de noix de kola pour le nord du Cameroun. Un autre centre existe en pays banso, à l'est de Bamenda. Nous avons retrouvé à Bakotcha des peuplements de kolatiers imbriqués avec les palmeraies naturelles du rebord du plateau.

2) *Le fer* : les grands centres métallurgiques se situaient dans la partie septentrionale des plateaux de l'ouest du Cameroun. Le massif d'Oku est un de ces centres : le fondateur de la chefferie d'Oku apparentée à celle des Banso, est lui-même forgeron, et la chefferie de Baboungo (dans la plaine de Ndop, au pied du massif d'Oku) a aujourd'hui encore un quartier de forgerons en pleine activité. La métallurgie de cette région, malgré sa technique rudimentaire n'utilisant pas de hauts fourneaux (36), aboutit cependant à une abondance telle de scories que cel-

(36) Le minerai de fer est déposé directement dans du charbon de bois (à Oku) ou dans un bol fabriqué avec une roche blanche qui est du granit décomposé (à Bangoulap). La même roche sert à la confection d'une tuyère. Celle-ci plonge son extrémité dans le charbon de bois allumé et reçoit par l'intermédiaire d'une pièce de bois creuse la ventilation de deux soufflets en feuilles de bananier. Les scories sont écumées et le liquide versé dans un moule qui préfigure l'objet à forger (à Bangoulap) ou bien le bloc est frappé avec une massue en fer pour faire sauter les scories (à Oku). Des tenailles végétales en écorce d'arbre aident aux opérations.

les-ci forment de véritables buttes qui sont aujourd'hui éventrées pour revêtir les routes (37).

Les forgerons des chefferies plus méridionales utilisaient soit des cuirasses ferrugineuses, soit des outils agricoles déjà usagés. C'est cette dernière possibilité qui était surtout utilisée par les forgerons du quartier *Tentfa* de Bana car le lieu d'approvisionnement le plus proche en cuirasses ferrugineuses, *Tap*, était relativement éloigné. En plus des hoes pour les femmes, ces forgerons fabriquaient des outils pour l'exploitation du palmier à huile : « *bienka* », couteau au bout carré qu'on pousse avec la paume de la main dans le sens de la lame pour décrocher les régimes de noix; « *pie* », perçoir pour soutirer le vin, etc. Ces outils entraient dans les tractations avec la forêt. Les forgerons du quartier *Lum* à Babouantou, et ceux de Bangoulap, semblent avoir joué un rôle important pour la région que nous étudions.

3) *Le coton tissé en bandes et les tissus teints à l'indigo* : ces produits ont également une origine septentrionale et ils ont remplacé les tissus en fibres végétales teintés en ocre, et les écorces pilées. La technologie est particulièrement avancée en ce qui concerne les célèbres batik que les Bamoum ont contribué à diffuser à la fin du XIX^e siècle. Ces batik sont exposés lors des funérailles ou à l'occasion d'autres manifestations publiques, et ils servaient aussi de pague pour les notables et les chefs. Ils sont formés de bandes de coton cousues, sur lesquelles on a brodé des dessins géométriques. La pièce est plongée dans un bain d'indigo, et les broderies une fois enlevées laissent apparaître des traits blancs non teints. Cette technique des réserves brodées semble provenir des pays de la Bénoué. Elle est utilisée par les Abakwariga, populations apparentées aux Haoussa, les Djoukou, et les Tiv du Nigéria (38). La teinture à l'indigo, quant à elle, s'est diffusée à partir des Haoussa de Kano et des Kanouri du Bornou. Des teinturiers de ces ethnies étaient installés à Garoua et à Ngaoundéré à la fin du XIX^e siècle, et à la même époque, le Sultan Njoya faisait creuser six fosses à teinture à Fouban par des artisans sans doute capturés en pays banso.

4) *D'autres produits circulaient* : la région de Mamfé exportait du sel gemme, les chasseurs capturaient dans les zones non encore peuplées les panthères dont les peaux entrent dans le trophée des chefferies, la forêt fournit la poudre de padouk qui est utilisée comme enduit corporel rouge, etc.

c) *Les produits de traite* :

En échange des grands produits d'exportation qui ont été successivement les esclaves et les ivoires, puis

(37) Barbery et Vallerie le signalent dans leur étude pédologique de la plaine de Ndop : *Notice explicative - Carte pédologique et d'aptitudes culturelles - Fouban-Dschang 3d et 4c à 1/50 000*, 1970, p. 17.

(38) BOSER-SARIVAXEVANIS, *Aperçus sur la teinture à l'indigo en Afrique Occidentale*, 1969.

l'huile de palme à partir du milieu du XIX^e siècle; les produits européens (fusils, poudre, sel, perles, cotonnades, etc.) ont pénétré à l'intérieur du pays en remontant d'une part le Wouri, puis la piste de Nkondjok, et d'autre part la Cross-River jusqu'à Mamfé (39). Au XIX^e siècle, la navigation des navires européens sur la Bénoué rendue possible grâce à l'usage de la quinine, fait de cette vallée un second pôle de diffusion des biens européens.

Tous ces produits circulent par un réseau dense de pistes dont la carte Moisel de 1913 donne une première image. L'ensemble est orienté du nord-est au sud-ouest vers les estuaires. Les marchés se situent aux frontières de chaque groupe qui cherche à maintenir et à augmenter son rôle d'intermédiaire par rapport aux autres groupes. Les passages difficiles deviennent des points stratégiques dont le contrôle assure des avantages économiques certains : les gués pour traverser le Noun, les ponts de lianes sur le Nkam et la Makombé, les pistes qui descendent le rebord abrupt du plateau, etc. Les chefferies méridionales du pays bamiléké, au contact de la savane et de la forêt, contrôlent chacune une ou plusieurs pistes qui les relient à la région de Nkondjok laquelle introduit à l'estuaire du Wouri. Les notables de Bakotcha en relation directe avec les Diboum, gèrent des marchés animés. Ces chefferies apparaissent donc bien situées dans cet ensemble socio-économique que nous venons de définir.

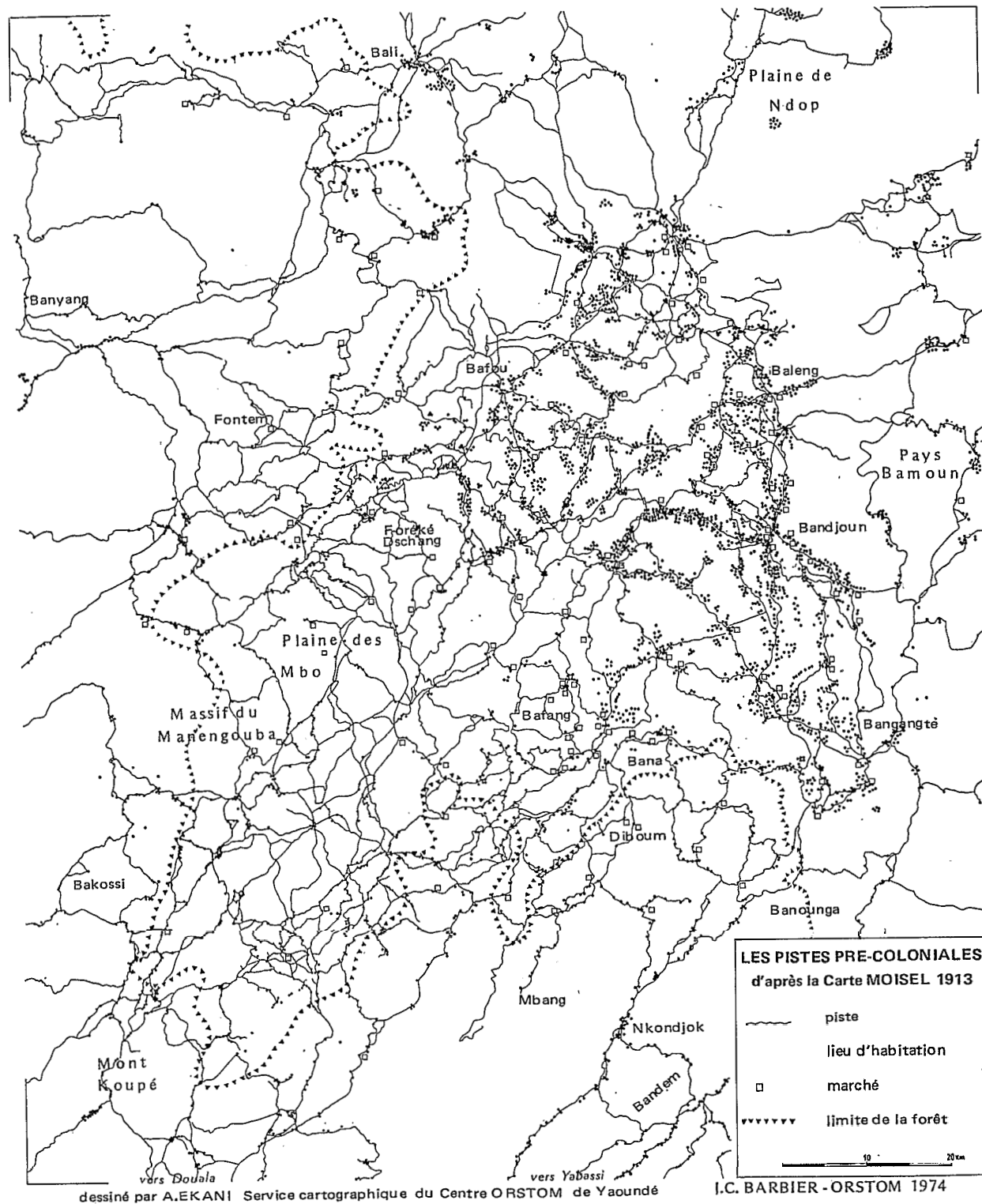
Une telle circulation de marchandises ne va pas être étrangère au processus de centralisation politique notable au XIX^e siècle dans plusieurs chefferies dont celle de Bana.

4. *Procès de centralisation politique au XIX^e siècle.*

Le chef bamiléké joue un rôle semblable à celui des aînés dans les sociétés lignagères. Il est la clef de voûte d'un circuit de capitalisation des biens et des femmes, et de redistribution. Il n'existe pas de redevances foncières, ni de dîmes sur les récoltes; cependant les richesses sont drainées vers la chefferie à de multiples occasions :

a) Réception ou héritage d'un titre, droit d'entrée dans une association, célébration de funérailles, etc., s'accompagnent de cadeaux au chef. Plus généralement, une fréquentation assidue du chef est requise pour être élevé par lui dans la hiérarchie sociale. Cette proximité au chef, qui fonde la promotion sociale des individus, va de pair avec une intensification des échanges. Ceux-ci portent aussi sur les hommes puisqu'un notable n'hésitera pas à donner un de ses fils pour servir le chef. Par ailleurs, des éléments étrangers quitteront leur chefferie d'origine dans l'espoir d'une promotion sociale plus rapide comme serviteurs auprès d'un autre chef.

(39) Une carte anglaise de 1826 montre qu'à cette date la Cross-River est prospectée jusqu'au niveau de Mamfé, et le Wouri jusqu'à Yabassi.



Carte 4. — Les pistes pré-coloniales d'après Moisel.

b) Souverain, le chef aura seul le droit de « ramasser » les animaux qui divaguent et les objets perdus. Il en est de même des biens des condamnés.

c) Par le régime matrimonial du *Nkap* (40), le chef concentre entre ses mains de nombreux droits matrimoniaux qui vont faire de lui le *tānkap* le plus important. En échange de chaque femme donnée gratuitement en mariage par le chef, un ou plusieurs enfants mâles retourneront à la chefferie comme serviteurs, et les filles augmenteront le capital matrimonial du chef.

A l'accumulation des biens, des femmes et des serviteurs au siège de la chefferie, correspond une redistribution des richesses par le chef. L'achat de fusils de traite lui incombe s'il veut confirmer son rôle de protecteur. Il doit assumer des frais de réception et de cérémonies, et entretenir par des cadeaux ses relations avec les chefferies voisines. Il n'hésite pas à réjouir sa population en faisant procéder à l'abattage de plusieurs bœufs, par exemple après la réfection par la population des toits de chaume des nombreuses cases de la chefferie. A la fin de leur service, les serviteurs seront installés par le chef avec terres, titres et femmes. L'accent est donc mis sur la circulation des biens et des personnes qui fonde et entretient des alliances.

Àu XIX^e siècle, des signes extérieurs d'enrichissement se manifestent dans les chefferies les plus importantes :

a) L'importance du trésor : on trouve, dans les trésors des chefferies, les vêtements pour les danses coutumières (batiks, cagoules perlées, chapeaux à plumes de perroquet), des peaux d'animaux (léopard, loutre, etc.), des objets en bois sculpté, tabourets, trônes, masques), des calebasses perlées, des défenses d'éléphant, des bracelets d'ivoire pour les femmes du chef, des colliers de perles de traite, des statues d'ancêtres recouvertes de cauris, des instruments de musique, etc.

b) L'exhibition sur le sommet des collines des troupeaux de bœufs : seuls les chefs ont le droit d'élever des bœufs (*hoc*). Les monographies historiques de l'administrateur Raynaud mentionnent les chefs qui ont introduit l'élevage à Bakassa, Bandoumkassa, Bana et Batcha. Cette nouvelle activité apparaît dans la région de Bana vers le milieu du XIX^e siècle, avant le conflit entre Bana et Bandoumkassa.

c) La cooptation des artisans : Bana n'avait qu'un seul forgeron *Nza Punza* installé à *kam*. Le Chef de Bana va faire venir *Mbwi Nzom*, originaire du village *Pa* (entre Dschang et Batoumi), au début du XIX^e siècle, et l'installe à *Tenfə* qui devient un quartier de forgerons. La même politique de cooptation d'artisans est pratiquée par le Chef *Dzāntu* de Banounga qui regroupe ses artisans dans une association puissante : *Nwela Nkwa Nu* (= association

(40) Tardits expose le principe de ce « mariage avec échange différé » dans son livre : *Les Bamiléké de l'Ouest-Cameroun*, 1960. Le *tānkap* (le père du *nkap*) qui a donné une fille en mariage sans dot, dispose d'un droit matrimonial sur les filles issues de ce mariage.

des grands serviteurs — réfléchir — affaires du pays). Banounga eut ainsi quatre familles de forgerons, l'une d'origine bamoun et les trois autres du quartier *Lamfen* de Bangoulap. En pays bamoun le sultan Njoya illustre parfaitement cette politique favorable à l'extension de l'artisanat. Il est certain que la profondeur des généalogies d'artisans et leurs origines géographiques pourraient aboutir à une carte des migrations des artisans, révélatrice des principaux pôles d'autorité du XIX^e siècle.

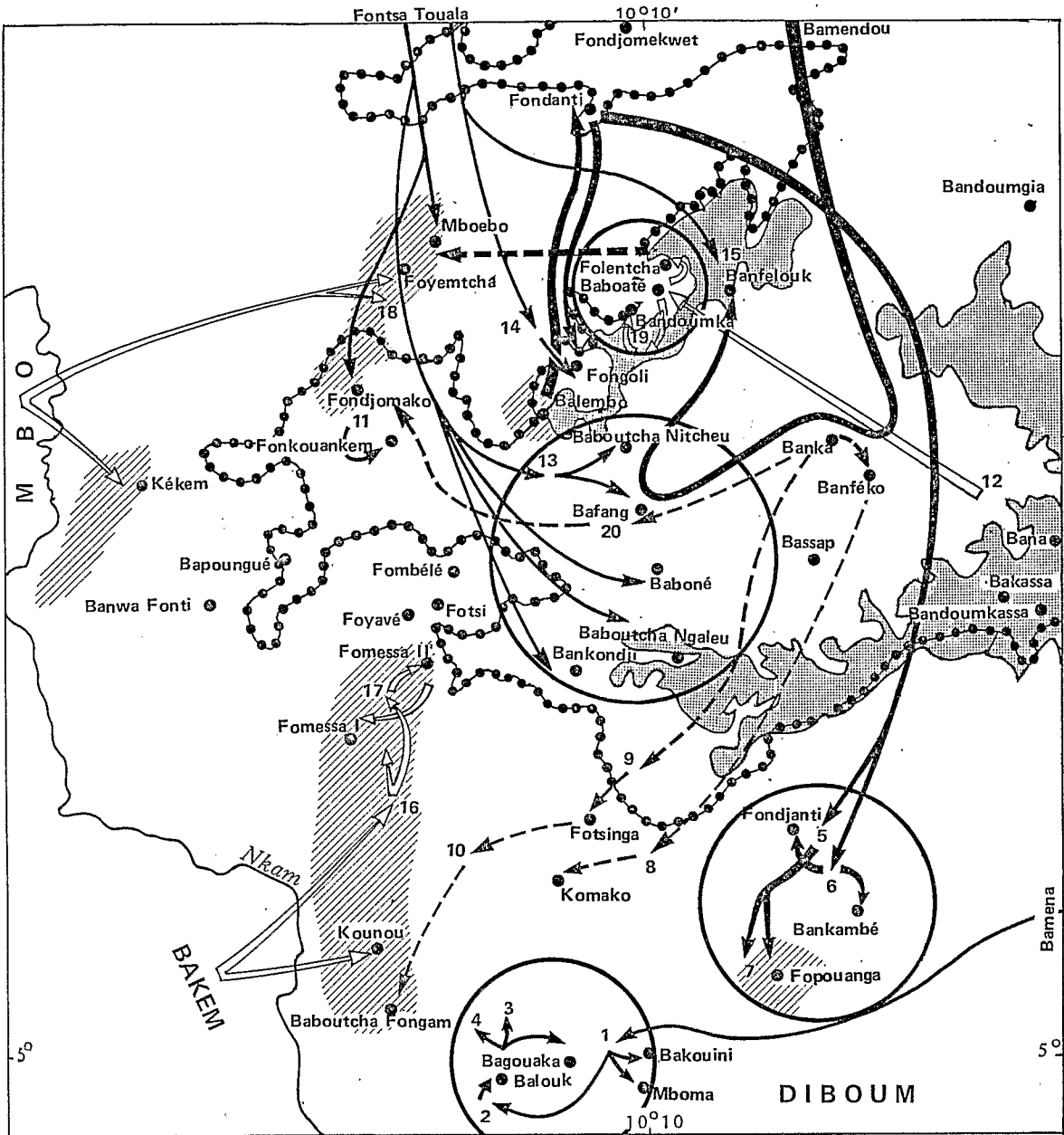
d. La puissance militaire : les armes à feu acquises par le commerce de traite, et reproduites par les forgerons locaux, faisaient partie du trésor de chaque chefferie. C'est grâce à leur force de dissuasion mesurable en fusils de traite que Bakassa et Bandoumkassa purent maintenir leur indépendance vis-à-vis de Bana, malgré leur petite taille. Il en est de même pour les multiples petites chefferies du Haut-Nkam. Les traditions orales de Bakassa évoquent la politique du Chef *Ngwāmbé* qui, vers le milieu du XIX^e siècle, préféra garder les esclaves comme serviteurs plutôt que de les vendre. Les traditions orales de Bandoumkassa indiquent plus nettement la formation d'une armée : le Chef *Nzəmatfwa* la prêta à Banka, vers 1800, contre Baboaté.

Cette situation économique du XIX^e siècle fut mise à profit par les chefs pour renforcer leur autorité politique. A l'intérieur de la chefferie, cela se traduisit par un remaniement de l'organisation territoriale : des serviteurs furent nommés chefs de quartier et rivalisèrent avec les plus anciens *kamvə*. A l'extérieur, Bana et sa puissante rivale Banka entreprirent la conquête des chefferies voisines : *Ndumla*, Bandoumkassa et Bassap.

A Bana et à Banounga (sous le règne du Chef *Dzāntu*) nous retrouvons la même politique administrative qui privilégie les serviteurs au détriment des anciens *Kamvə* et des *mfa ntiə* (chefs conquis). Par ce procès de centralisation politique, les rapports sociaux — notamment ceux qui lient le pouvoir central aux entités dominées — sont profondément modifiés. La dynamique intégrationniste de la chefferie bamiléké où chaque élément conserve une certaine autonomie, et est reliée au chef par des liens particuliers qui se sont instaurés dans une histoire locale, fait place à une logique du pouvoir central qui accentue la relation de dépendance et tend à uniformiser l'administration territoriale par la nomination de nouveaux éléments sans pouvoir coutumier antérieur et donc dévoués à la cause de celui qui les a promus. Il s'agit bien là de l'amorce d'une structure étatique dont le royaume bamoun est le prototype.

5. La politique expansionniste de Bana et de Banka au XIX^e siècle.

Nous avons vu précédemment que la conquête de *Pumbo* vers 1750 mettait en contact direct les deux principales chefferies de l'actuel département du Haut-Nkam : Bana et Banka. Cette dernière est



ORIGINE DES CHEFFERIES BAMILEKE DE LA REGION DE BAFANG (Haut-Nkam)

source : Monographies historiques de A.RAYNAUD 1937 - 38

échelle : 1/ 200 000
0 2 4 6 8 10Km

- | | | |
|---------------|-----------------|---------------|
| 1 - Koka | 9 - Ndum | |
| 2 - Too | 10 - Tobia | |
| 3 - Yami | 11 - Ndjedom | |
| 4 - Pängu | 12 - Tcha Pumbo | |
| 5 - Femafi | 13 - Zängué | 17 - Sivi |
| 6 - Ndumtcho | 14 - Landum | 18 - Mwamekam |
| 7 - Tchäm dje | 15 - Tutchwi | 19 - Tchinkoa |
| 8 - Djedjo | 16 - Mamale | 20 - Fanké |
- Population d'origine forestière
 - 1400 mètres et plus
 - Limite septentrionale de la forêt

Dessiné par le Service Cartographique du Centre ORSTOM de Yaoundé

J.C. BARBIER, ORSTOM, 1973

Carte 5. — Origine des chefferies bamiléké de la région de Bafang.

fondée au début du XVIII^e siècle, un peu plus tard que Bana (seconde moitié du XVIII^e siècle), dans une vallée largement ouverte de Bafang.

Des éléments de *Pumbo*, réfractaires à la domination de Bana, iront fonder Baboaté. Dans un second temps, les dynasties voisines de Folentcha et de Bandoumka dériveront de ce mouvement migratoire. Banfélouk arrivera au même endroit peu de temps après Baboaté. Toutes ces chefferies s'installent sur une ligne de hauteurs de plus de 1 400 mètres d'altitude, au nord-ouest de Banka.

Banka suit un développement parallèle à celui de Bana puisqu'il commence par conquérir tous les chefs locaux qui se trouvent dans son aire d'influence : on y dénombre pas moins de 17 *mfa ntiä* (chefs conquis) !

Par ailleurs, les originaires de Banka font preuve de ruse et d'entreprise et fondent de nouvelles dynasties. Ce seront d'abord celles de Banféko, Bangangté et Bangang-Fokam au début du XVIII^e siècle. Puis dans un second temps, vers 1800, les fondations successives de Fonsinga, Komako et Baboutcha-Fongam, ouvriront une route vers la forêt au profit de Bana. Ces chefferies seront autant de relais pour l'approvisionnement en huile et l'accès aux biens européens.

La carte des mouvements migratoires qui ont abouti à la formation des chefferies du Haut-Nkam, indique combien l'occupation de l'espace de la région de Bafang était avancée lorsque les originaires de Banka fondèrent des chefferies plus méridionales. Ils durent se glisser entre des groupes déjà installés :

— les chefferies des environs de Bafang (fin XVIII^e siècle) : Baboutcheu-Nitcheu, Bafang, Baboné, Baboutcheu-Ngaleu, Bankondji;

— les populations d'origine bakem, de Kounou à Fomessa, sans doute installées elles aussi vers la fin du XVIII^e siècle;

— enfin, les chefferies de la région appelée « Petit-Diboum » (mais dont le peuplement est bamiléké) : Balouk, Bagouaka, Mboma, Bakouini, issues d'un même mouvement migratoire en provenance de Bamena; Fondjanti et Bankambé dont l'ancêtre commun vient de Fondanti. Toutes ces chefferies du Petit-Diboum ont pu être fondées aux environs de 1800.

La chefferie de Fonkouankem en limite avec le peuplement mbo de la région de Kékem revendique elle aussi une origine à Banka.

Au XIX^e siècle nous assistons aux tentatives expansionnistes des deux plus puissantes chefferies du Haut-Nkam : Banka et Bana. Cette expansion se fait d'abord au détriment des chefferies plus septentrionales. Dans la première moitié du XIX^e siècle, Banka attaque, au nord-ouest, Baboaté, Bandoumka et Banfélouk qui viennent de s'installer; et au nord-est, la chefferie de Bandoumgia à qui elle prendra finalement Bakowen. Bana de son côté, partagera le territoire de *Ndumla* avec Babouantou et Banka, en se réservant la plus grande part et le siège de la chefferie.

A partir du milieu du XIX^e siècle, les conflits se déplacent vers le sud. Bana repousse Bandoumkassa dans la forêt de Bakotcha; et Banka, de son côté, attaque Bassap dont les quelques palmeraies annoncent déjà celles du pays diboum.

Les chefferies immédiatement voisines de Bana s'opposeront à ses ambitions et mettront sur pied des coalitions efficaces. Pour desserrer cet étau, Bana entretiendra des alliances avec des chefferies plus éloignées qui, elles, se sentent menacées par Banka. Schématiquement chaque chefferie se trouve cernée par une auréole de chefferies ennemies, lesquelles sont à leur tour encerclées par des alliés de la première chefferie.

Après une première victoire contre Bandoumkassa (milieu du XIX^e siècle), Bana dut faire face, sous le règne de *Mōntā II* à une coalition de tous ses voisins. Il reçut l'aide de Batchingou qui lui donna 18 fusils de traite, et il fit appel à Bandjoun. Une seconde coalition sous *Hape I*, le père du chef actuel, prit fin en 1903 avec l'annonce de l'arrivée des Allemands à Dschang. Finalement en 1910, lorsque le chef *Nzukam* de Bandoumkassa vit que les Allemands soutenaient Bana (construction d'un fort militaire à Bana en février 1910), il envoya son fils Mwanyi se faire reconnaître comme *mfa ntiä* (chef conquis).

Banka mit à profit ces coalitions et tenta de conquérir Bassap. Cette petite chefferie résista, soutenue par *Mōntā II* puis par *Hape I* de Bana.

Bakassa, de son côté, sympathisa avec Banka et exigea de Bana le versement d'un droit de passage sur son territoire. Il advint même que des renforts de Bana envoyés à Bassap durent contourner Bakassa par la forêt de Fondjanti ! Nous voyons par là combien les petites chefferies étaient, elles aussi, suffisamment armées pour freiner les ambitions des plus grandes. Cependant à un moment où le rapport des forces entre Bana et Banka étaient en faveur de Bana, Bakassa dut s'exiler à Bankambé à la limite du pays diboum.

Banka bénéficia lui aussi du soutien allemand puisque Bassap fut considéré comme une de ses sous-chefferies. Cette situation dura jusqu'en 1937, en dehors d'un court intermède où Bassap changea de tuteur : Bana de 1923 à 1930.

Aujourd'hui encore, les relations entre les chefferies restent profondément marquées par ces événements du XIX^e siècle. L'administrateur Raynaud notait en 1936 que « les gens de Bana furent longtemps boycottés sur les marchés des chefferies voisines ex-ennemies sous la suspicion d'empoisonnement ». Les tranchées, profondes de deux mètres, qui coupent les collines de la région de Bana en maints endroits et qui sont autant de frontières interchefferies, témoignent de l'âpreté des luttes territoriales que nous venons d'évoquer brièvement. Des rancunes tenaces subsistent. A l'intérieur même des chefferies certaines *mfa ntiä* (chefs conquis), nour-

rissent toujours des projets d'indépendance devenus utopiques.

En définitive, la région de Bafang, malgré les ambitions de ses deux plus puissantes chefferies, est restée une mosaïque de petites chefferies chacune défendant jalousement son indépendance. Outre la possibilité pour chaque chefferie de s'armer jusqu'aux dents par le commerce des armes à feu et de la poudre, il faut noter l'absence d'un danger extérieur tel que celui qui existait sur la face est du pays bamiléké (les raids bamoum) et qui provoqua la formation de plus grandes chefferies. Le compromis classique entre le besoin de protection et le souci de conserver son indépendance s'est établi, pour la région que nous étudions, au bénéfice du second terme. La formation de coalitions était une réponse suffisante aux dangers éventuels. La pénétration coloniale en imposant un rapport de force nettement déséquilibré et en privilégiant certaines chefferies allait mettre pratiquement fin à ces jeux d'alliances complexes qui régissaient jusqu'alors les rapports inter-chefferies.

La pénétration bamiléké en forêt au XIX^e siècle (41)

Au début du XIX^e siècle, l'occupation de l'espace sur le plateau bamiléké est en voie d'achèvement. Au sud et à l'ouest de Bafang, le front pionnier de peuplement s'imbrique avec des populations forestières : Bakem et Mbo. Au sud de l'arrondissement de Bana la rencontre avec les populations diboum a sans doute eu lieu dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. En conséquence le surplus démographique des groupes bamiléké déjà installés va soit conduire à une intensification de l'agriculture et du petit élevage, ce qui donnera le bocage sur les sols basaltiques, soit descendre du plateau et investir la forêt. Les groupes de migrants descendront d'autant plus volontiers que les riches palmeraies de la forêt de l'actuel département de Nkam fournissent, à partir de 1850, un produit de traite très apprécié : l'huile de palme (42). Il s'agit donc pour eux d'une promotion économique, d'une situation ouverte aux entreprises individuelles.

Cette descente se fera d'abord entre la Makombé et le Ndé. A cet endroit, en effet, les résistances

sont moindres. Les populations bandem — peut-être ces fameux *Mbele* qui autrefois montaient à l'assaut du plateau — regardent maintenant vers la côte. Elles sont de plus en plus engagées dans une compétition avec les Banen et les Mbang pour se rapprocher de Yabassi, véritable port intérieur de traite jusqu'où remontent les pirogues des Dwala et des populations de l'estuaire du Wouri. Les groupes bandem les plus septentrionaux, en contact avec les populations descendues des plateaux, cèdent volontiers leurs terrains en échange d'outils en fer, de femmes et d'esclaves (43). Par ailleurs, cette descente est provoquée par les raids de cavaliers bamoum dont l'un atteindra la vallée du Ndé au sud de Banyarbo. Enfin, la forêt garantit une autonomie politique, loin des grandes chefferies du rebord du plateau, Bazou et Banounga. Les candidats à la fondation d'une chefferie ne manqueront pas d'être au rendez-vous !

Cette pénétration de la forêt aboutit, dans un premier temps, à une multiplication de petites unités politiques selon la dynamique que nous avons déjà analysée à propos de la région de Bana. Ces groupes défendront jalousement leur indépendance vis à vis de Bazou et Banounga qui ont des visées sur les palmeraies.

1. ORIGINE DES CHEFFERIES.

Mbiam et Bassomndjang sont d'origine diboum, d'un village limitrophe avec la chefferie de Batcha : Diké (44). Leur migration est donc de très faible amplitude et s'est faite à la suite d'une partie de chasse. Ce phénomène de fondation de chefferies bamiléké par des populations forestières n'est pas un cas isolé. Nous le retrouverons dans l'histoire de la chefferie de Banounga, et il s'est manifesté à plus grande échelle au sud de Dschang où la plupart des dynasties régnantes n'ont pas oublié leur ascendance mbo.

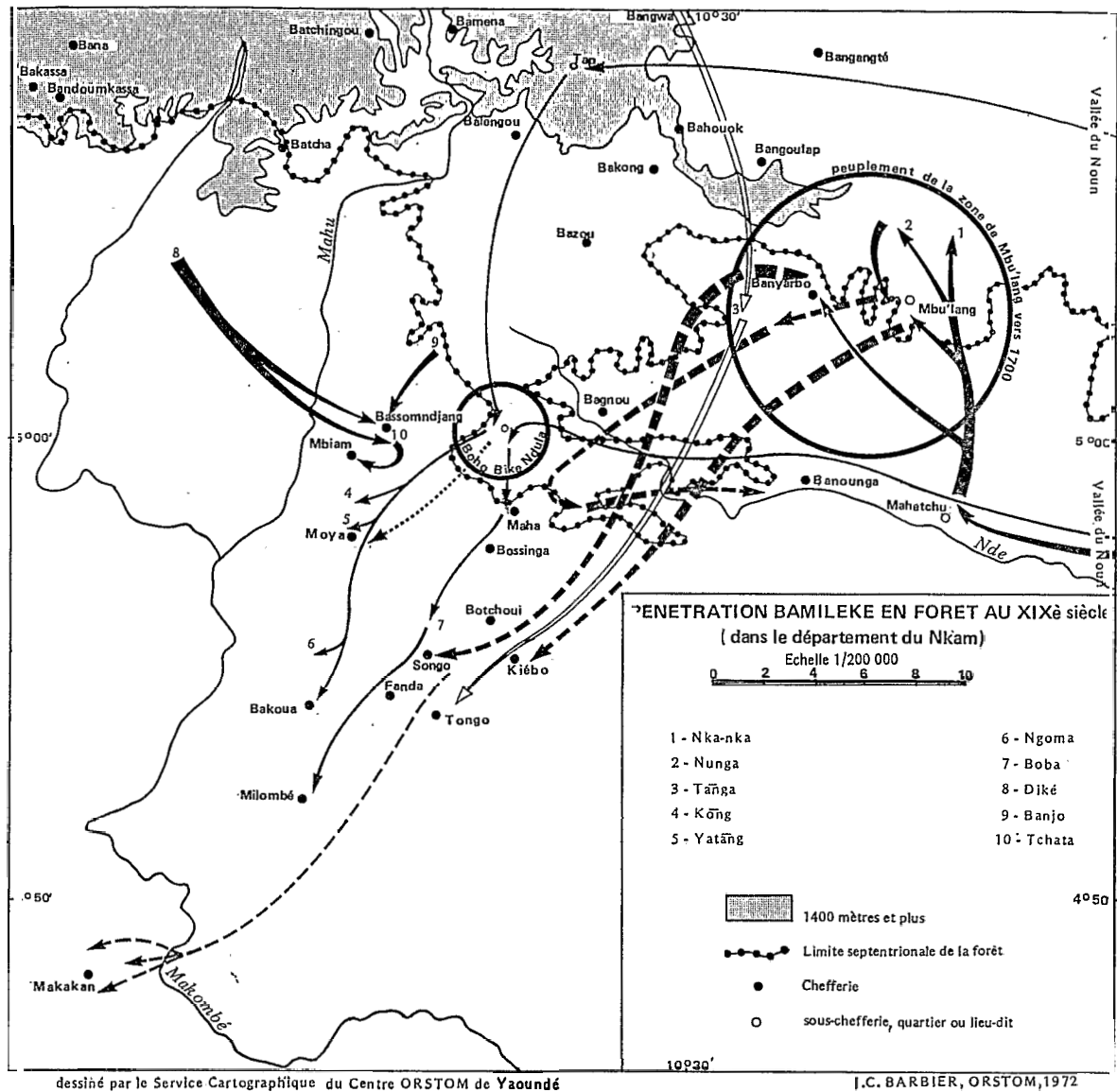
D'autres chefferies ont connu une migration plus ample et se réfèrent à la vallée du Noun : Milombé, Bakoua, Songong. Milombé précise que son ancêtre a été victime des raids bamoum. Des conflits internes aux chefferies du plateau sont mentionnés : le fondateur de Tongo, par exemple, est contraint de partir de Bangwa, puis de Bazou. Enfin Makakan franchit la Makombé pour fuir la domination de Banounga à la fin du XIX^e siècle. La contrainte politique a donc souvent déclenché le mouvement migratoire, cependant celui-ci ne s'est pas orienté dans le seul but de trouver un refuge : on ne saurait assimiler cette descente en forêt au schéma classique du refoulement de populations. La forêt, nous l'avons déjà dit, propose aux aventuriers maintes occasions

(41) Cf. Barbier, Les villages pionniers de l'Opération Yabassi-Bafang, aspects sociologiques de l'émigration bamiléké en zone de forêt dans le département du Nkam, p. 76 à 117.

(42) Brunschwig souligne l'importance de ce produit : « L'Afrique enfin, avait autre chose à offrir que des produits de luxe, comme l'or, l'ivoire, les bois de teinture. Elle devenait un marché de matière première indispensable... l'huile de palme a été le premier grand produit capable de remplacer l'esclave dans les relations commerciales entre l'Afrique et le monde, le premier qui ne fût pas un luxe et dont la demande persista. » *L'avènement de l'Afrique Noire du XIX^e siècle à nos jours*, 1963, p. 52.

(43) Voir par exemple les tractations que le Chef de Tongo dut accomplir avant de s'installer. Barbier, *op. cit.*, p. 94.

(44) L'administrateur Raynaud a recueilli la monographie historique de ce village diboum en 1937 (archives IRCAM, Yaoundé).



Carte 6. — Les mouvements migratoires : pénétration bamiléké en forêt.

d'enrichissement économique et de manœuvres politiques.

Plus que les lieux de départ, ce sont les parcours migratoires, eux-mêmes, qu'il est intéressant de suivre. Son orientation générale nord-est / sud-ouest révèle l'attraction exercée par le commerce de traite à partir de l'estuaire du Wouri. Cette orientation est celle du réseau de pistes cartographié par Moisel en 1913. On la retrouve aussi dans la forme allongée des espaces ethniques : Mbang, Bandem et Banen s'étirent le long des principales pistes commerciales de l'époque et tendent vers Yabassi.

Les parcours migratoires transitent par deux zones principales avant de descendre en forêt. Situées sur le rebord du plateau, à l'écart de l'influence trop directe des grandes chefferies, ces deux zones sont

des lieux de séjour temporaire pour des migrants d'origine plus septentrionale : la région de *Mbu'lāŋ* (l'actuel regroupement de Samaba, et celle de *Boho-Bike* (d'après les noms des villages indiqués par nos informateurs) qui correspond au quartier *Ndu'la* au sud-ouest de Bagnou.

a) La région de *Mbu'lāŋ* :

C'est dans cette région que s'installèrent, vers 1700, des groupes de chasseurs venant du pays yambetta (au nord de Bafia). Ce mouvement migratoire aboutit à la fondation des trois chefferies : Banounga (*Mfə Tfānda*), Kiébo (*Mfə Ngweniōŋ*), et *Mbu'lāŋ* (*Mfə Meko*). Lorsqu'à la suite d'un raid bamoum *Mfə Tfānda* et *Mfə Ngweniōŋ* durent s'enfuir vers

le sud, ce site resta sous le contrôle de deux petites chefferies : Banyarbo (Mfə Tfu) et Bandumbo (Mfə Nzo). Banounga, après son installation dans la vallée du Ndé, y a placé un notable.

Au nord de cette zone s'élève un plateau basaltique, de Bangoulap à Bangangté. A l'ouest, Bazou règne sur un ensemble de hautes collines granitiques. Cette zone de 1 000 mètres d'altitude, correspond précisément au contact de la forêt et de la savane. De là, les migrants peuvent descendre par la vallée du Ndé, puis celle du Souni qui débouche sur le village de Kiébo dans la plaine de Tongo; ou bien par la vallée de la Maha contrôlée par Mfə Nza. Nous avons là un exemple de canalisation des migrations et des échanges commerciaux par la morphologie brutale d'un rebord de plateau.

C'est dans cette région de Mbu^llāη que se situait le célèbre marché d'esclaves, *To Mbu* (= marché - esclaves), fréquenté par les Bangangté et les Bamoum.

En plus du mouvement migratoire d'origine yambetta évoqué précédemment, sont passés par cette région de Mbu^llāη :

a) L'ancêtre de Tongo. Il quitte Bangwa et s'installe à Tongo entre Banyarbo et Bazou. Son successeur, *Bāηmu*, descend en forêt après avoir donné une fille à Mfə Mēkə comme droit de passage.

b) L'ancêtre de Songong suivit le même itinéraire : vallée du Noun, Banyarbo, Kiébo.

c) Un groupe de Babitchoa après avoir fait scission avec le chef de Maha (Mfə Nza) s'installe à l'est de Mbu^llāη.

d) Un notable de Mbiam, en conflit avec *Nzalōn* monte sur le plateau et s'installe à Bandumbo.

b) La région de Boho-Bike :

Il s'agit d'un ensemble de collines granitiques au sud de Bazou et de Bagnou qui descendent progressivement en forêt, entre la vallée de la Mahou et le bassin du Ndé. La ligne de crête de ces collines lesquelles ont connu d'importants mouvements tectoniques, se maintient à près de 1 400 mètres d'altitude jusqu'au niveau de Moya, en pleine forêt. Une telle altitude explique l'avancée de la savane à cet endroit. C'est cette région qui servit de dernière étape à de nombreux groupes, avant leur descente en forêt. Bazou est nettement plus au nord et ne semble avoir exercé qu'une influence tardive sur cette zone.

Ont transité par cette région :

a) Milombé et Bakoua : venu de la vallée du Noun et ayant transité par *Tap*, l'ancêtre de Milombé séjourne à *Boho*. Il y sera rejoint par le chef de Bakoua. Un conflit les sépara et ils descendront en forêt chacun de leur côté : Milombé du côté de Mfə Nza, par le flanc est du massif précédemment évoqué et Bakoua par la vallée de la Mahou.

b) Le fondateur de Moya partira lui aussi de *Bike*.

2. LA RÉSISTANCE AUX GRANDES CHEFFERIES DU PLATEAU.

A la veille ou durant les premières années de l'occupation allemande, Banounga domine l'ensemble de ces petites chefferies. Cette domination est parfois brutale : on enfonça notamment un clou dans la tête de *Ndafō*, chef de Moya, sur l'ordre de *Dzāntu*. Mais Banounga fut bientôt concurrencée par Bazou qui exerçait son influence sur Bassomnjang et Mbiam. En 1917, le chef *Nana* de Bazou profite des troubles qui agitaient le pays diboum pour fomenter une révolte généralisée des petites chefferies de forêt contre Banounga. Les pistes de la région dont le bon entretien avait été remarqué par Hirtler lors de son voyage Foubam - Yabassi en 1903, ce qui avait valu une excellente réputation au chef de Banounga, devinrent impraticables. Mfə Ngomu, Chef de Bosa, forma un maquis au sud-ouest de Banounga, coupant ainsi les relations commerciales avec Yabassi. Le chef de Bakoua de son côté obligea un administrateur à modifier son programme de tournée en lui interdisant le passage de la Makombé. L'administration française s'aperçut du rôle perturbateur du chef de Bazou et le condamna à un an de prison. Elle s'empressa par ailleurs d'implanter un poste administratif à Somo (actuel Ndikiniméki).

Cette région, avec les pays diboum et mbang, reste difficilement accessible par rapport à l'infrastructure routière mise en place par la colonisation, et aux postes administratifs les plus proches : Somo (Ndikiniméki), Yabassi et Bafang. Nous allons assister à un véritable ballet des limites administratives de la partie septentrionale de l'actuel département du Nkam, dont le but est de découper le territoire afin de mieux le contrôler. Il serait fastidieux de décrire ici toutes ces modifications. Notons cependant la date de 1926 où la subdivision de Somo est détachée de la circonscription de Yabassi. Les chefferies bamiléké de forêt se trouvent alors de part et d'autre d'une limite administrative qui aura pour elles la signification suivante : être avec Banounga du côté de Somo, ou bien être administrée par Yabassi et acquérir ainsi son indépendance. C'est le *dikut* (liberté) qui est choisi par la plupart des chefferies : seules Maha, Bossinga et Botchoui préféreront rester avec Banounga.

« L'indépendance » vis-à-vis de Bazou s'affirme en 1948 par un procès de délimitation entre les chefferies Bagnou et Bakoua, où cette dernière conserve la propriété d'un ancien lieu d'immigration : *Famtset* dans la région de *Boho-Bike*; puis par le retour définitif de Bassomnjang au département du Nkam en 1960.

Ces petites chefferies, à l'exemple de la mosaïque politique de la région de Bafang, correspond au front pionnier du peuplement bamiléké au XIX^e siècle. Elles illustrent parfaitement la dynamique de ce front pionnier qui, dans une première phase, mul-

tiplie les unités politiques, chacune étant centrée sur un *mfə* ou un grand notable. Une telle mosaïque est ensuite dominée par l'une des chefferies qui s'est révélée plus forte que ses voisines. Banounga allait jouer ce rôle à la veille de la pénétration allemande.

III — Banounga, au contact de la forêt et de la savane (45)

Banounga, la plus méridionale des grandes chefferies bamiléké, se situe dans un milieu écologique très différent de celui du plateau. Nous sommes à une altitude moyenne de 800 mètres (les thalwegs) à 1 000 mètres (les sommets des collines), après avoir descendu sans rupture un paysage mamelonné sur socle granitique, qui s'enfoncé dans une forêt de plus en plus dense. Au nord-est on se heurte à un relief plus abrupt qui correspond au plateau basaltique dont la crête est empruntée par l'actuelle route Tonga-Bangangté. Nous ne retrouvons pas ici le paysage bocager analysé par J. Hurault (46). L'habitat occupe les vallées du bassin du Ndé, là où elles s'élargissent. Les cultures vivrières remplacent les raphiales des thalwegs du pays bamiléké et le vin est fourni par les palmiers à huile. Aujourd'hui la riziculture se développe dans ces vallées et sur les bas de pente des collines. Au-dessus, la forêt est défrichée pour les plantations de café. Par ailleurs, la zone cacaoyère du Mbam remonte jusqu'à Banounga. La végétation, en dehors des parties actuellement mises en valeur, est à classer comme forêt très dégradée.

Ce milieu écologique, hors du « grassfield » n'a aucunement freiné l'élaboration d'une grande chefferie sur le modèle de celles du plateau. De même, l'origine forestière des fondateurs de Banounga ne semble pas avoir perturbé ce modèle d'organisation sociale et politique. En définitive un tel modèle apparaît relativement indépendant — dans sa diffusion et ses variantes — des milieux écologiques rencontrés et de l'origine de son peuplement.

1. DE LA FORÊT A LA SAVANE

Les fondateurs de la chefferie Banounga sont originaires du pays yambetta (47). De là partirent plusieurs frères (au moins quatre) qui semblent avoir constitué un groupe important puisqu'on dit d'eux : « *Jɔ mbum nzə* » (= qui occupent toute la piste). Ce sont des chasseurs et le nom d'un des frères

témoigne de cette activité économique : *Nta zɔŋ* (poursuivre - la chasse) c'est-à-dire « qui est en train de chasser ». Le groupe traverse le Mbam, non loin de sa confluence avec le Noun, à un endroit surnommé « *dibɔ ntsə* » (terme général qui désigne une grande étendue d'eau). Le groupe longe ensuite la rive droite du Noun jusqu'au lieu dit *Mfənsɔ* près du quartier *Toku*, et là, un des frères fait scission pour aller s'installer à Bangwa. Les autres continuent leur progression dans la zone de contact forêt-savane, terrain de chasse par excellence : ils atteignent la rivière Maham à sa confluence avec la Kétchemfe, remontent la Maham jusqu'à un de ses affluents, puis redescendent à la confluence du Ndé et de la Mahêchû. Cette dernière étape qui précède l'installation du groupe des migrants dans la région de *Mbu'lāŋ* et leur dispersion, est commémorée par la cérémonie du *Dikep Mbuji* (étui pénien - cauris) (48) où le chef de Banounga réunit les successeurs de ses deux autres frères fondateurs de chefferies.

La scission se fera après que le groupe eût remonté la Mahêchû jusqu'à sa confluence avec la Samba, au niveau de la savane, dans la région de *Mbu'lāŋ* qui déjà apparaît comme une zone importante d'immigration :

a) *Mbatnkam* s'installe près de la rivière Ndép, affluent du Ndé, et d'une forêt d'épineux qui justifie l'appellation de « *Nka-nka* » (*nka* = épines) donné à l'emplacement. Il s'installe avec le titre de *Mfə Ngweniɔŋ*, et c'est un de ses successeurs qu'on retrouvera au XIX^e siècle à Kiébo.

b) *Mêkɔ* se fixe à peu de distance, sur la rive gauche de la Samba, à *Mbu'lāŋ*. Il sera *Mfə Mêkɔ*.

c) *Ntayɔŋ* choisira un plateau plus élevé et en pleine savane, d'où le nom de *Nunga* (= plateau couvert d'herbe). Il ne fondera pas de chefferie, et c'est à son fils *Tfānda* que reviendra cet honneur. *Ntayɔŋ*, en tant que notable, aura le droit d'organiser une association de chasseurs : *Kum Ta Jōŋ* (association-père-chasseurs).

Non loin de ces nouvelles chefferies, est fondée celle de Banyarbo par un originaire de la forêt qui semble avoir fait partie de la même vague d'immigration (50).

Ce mouvement migratoire d'origine forestière, qu'on peut situer vers 1700, s'interpénètre avec d'autres migrations. L'exemple de Babitchoa illustre la complexité des déplacements de groupes humains dans la région de Bangangté au XVIII^e siècle. Formant actuellement une sous-chefferie de Banounga, les Babitchoa s'affirment septentrionaux dans leurs traditions d'origine. Ils évoquent même la plaine *tikar* et le village de *Malanden* en pays bamoum.

(45) Cette enquête historique sur la chefferie de Banounga a entièrement été réalisée par Grégoire Sotchoua, assistant technique du Centre ORSTOM de Yaoundé.

(46) Hurault, *L'organisation du terroir dans les groupes bamiléké*, 1970, p. 232 à 256.

(47) Ils viennent de *Nbubita*, près de la rivière *Melɔp-lɔp*, non loin du village actuel de *Goldafen*. Nous n'avons pas encore vérifié sur le terrain ces données géographiques.

(48) A cette occasion, le chef de Banounga porte un étui pénien orné de cauris. L'étui pénien était utilisé autrefois par les populations de la région de Bafia.

(50) Banyarbo évoque aussi un chasseur du nom de *Ntayɔŋ* et un ancêtre appelé « *Dikep Mbuji* » (étui pénien-cauris).

Une partie d'entre eux fondera la chefferie de Maha, tandis que d'autres se retrouvent dans plusieurs quartiers actuels de la chefferie de Banounga.

L'origine de Banounga illustre parfaitement la participation des populations forestières au peuplement des plateaux de l'ouest du Cameroun. De Banounga à Wum, le phénomène a été général sur le rebord méridional de ces plateaux :

- a) des Diboum à Mbiam et Bassomndjang,
- b) des Bakem à Kounou et Fomessa,
- c) des Mbo à Foyemtcha et Mboébo, et dans toute la région au sud de Dschang,
- d) la région de Fontem fut, elle aussi, peuplée en partie par des groupes forestiers,
- e) enfin du pays Widékum, les Ngemba, Meta et Béba Béfang partirent en direction du plateau.

Le contrôle de la zone de contact entre la forêt et la savane, c'est-à-dire la possession des lieux d'échange entre deux économies complémentaires, nous semble avoir été un facteur d'attrait suffisant pour mobiliser des groupes d'origine très variée. L'expansion de Banounga va nous montrer l'importance d'un tel contrôle : la conquête de la palmeraie qui approvisionne le plateau en huile de palme, et d'autre part le trafic de traite vers Yabassi.

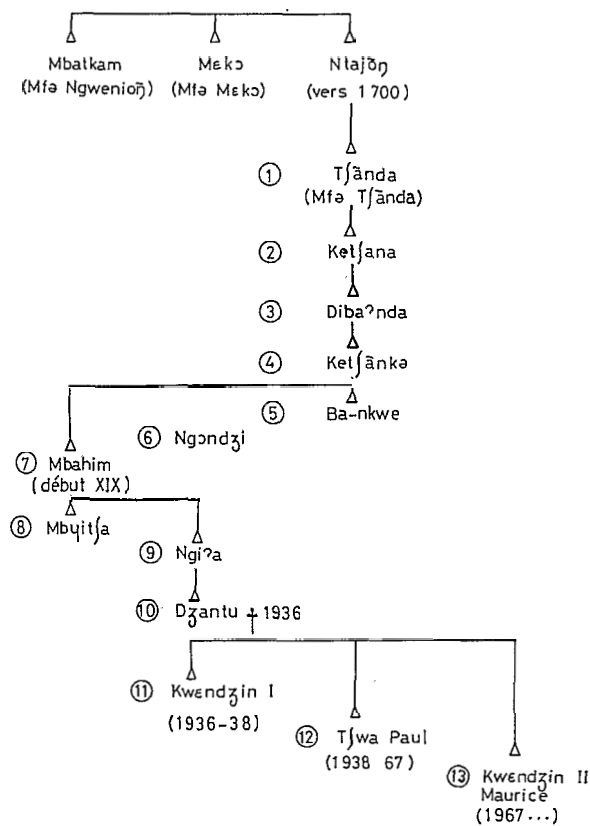


Fig. 2. — Généalogie dynastique des chefs de Banounga.

2. LA CONQUÊTE DES PALMERAIES.

Le successeur de *Ntəjəŋ*, *Tʃānda*, descend de *Nunga* pour s'installer à *Mbu'laŋ* près de *Mfə Mekə*. A chaque génération de chefs une nouvelle association est créée. Très tôt les activités esclavagistes enrichissent les petites chefferies de cette région.

C'est dans la première moitié du XIX^e siècle que *Mbahin* fut bousculé par les Bamoum. Ceux-ci se présentèrent sur le marché habillés en marchands, mais ils cachaient des armes sous leurs vêtements. *Mbahin* trouva refuge dans la forêt de *Ngwədzəŋ*, puis chez *Mfə Nʒa* à Maha. Enfin il descendit dans la vallée du Ndé au lieu dit *Mfəpa* où un chef de famille bandem lui céda une portion de terrain. Les Banounga sortirent les uns après les autres de la forêt refuge de *Ngwədzəŋ* et s'infiltrèrent chez les Bandem, transformant *Mfəpa* en quartier d'immigration autour de *Mbahin*. Les Bandem après quelques bousculades préférèrent céder la place, et *Mbahin* tira la leçon de l'histoire : « *Je ndip nio, nio ndip nʒə* », ce qui signifie : « le piège meurtrit l'animal qui à son tour tape le sol ». C'est ainsi que les Banounga repoussèrent les Bandem après avoir été eux-mêmes repoussés par les Bamoum.

Le successeur de *Mbahin* continua le refoulement des Bandem en leur achetant le quartier *Nyidibu* au sud du Mont Ngodikam.

Juste avant le règne de *Dʒāntu* où Banounga connut son apogée, un conflit eut lieu avec les chefferies plus septentrionales : Banyarbo et Bandoumbo. Celles-ci recevront l'aide de Bangangté, alors que Banounga sera soutenue par Bazou.

Le règne de *Dʒāntu*, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, est contemporain de celui du sultan Njoya. Durant ce règne, les caractéristiques de Banounga se confirment : renforcement de la centralisation politique de la chefferie, intensification du rôle d'intermédiaire commercial entre le pays bamoum et la forêt du Nkam, extension du territoire en direction du sud-ouest.

a) *Dʒāntu* consolide l'organisation intérieure de sa chefferie en accordant les premières places à des serviteurs. Il renforce le *Nwetla* qui réunit les serviteurs les plus importants. Les artisans venus se mettre à son service, notamment des forgerons originaires du pays bamoum et de Bangoulap trouvent place dans le *Nkwənu*. C'est également aux serviteurs que revient la charge d'encadrer et de diriger les associations à caractère guerrier ou répressif de la chefferie : *Mākə* (= jeter la lance), *Lewu* (= le jour de la mort), *Su-tunku* (= brosser les talons).

Les notables se réunissent dans le *Kumnzə*, et les nombreux chefs conquis (*mʃə ntiə*) entrent dans le *Kum mʃə mʃə*. Les femmes du chef ont aussi leur propre association.

b) Avant même de succéder à son père, *Dʒāntu*

apparaît soucieux d'établir de bonnes relations de voisinage avec Bazou. Il se lie par un pacte de sang avec son neveu utérin, *Momâmfə Mbiano* fils du chef de Bazou. Par ce pacte, les deux partenaires devaient s'entraider pour parvenir au pouvoir dans leur chefferie respective et échanger leurs produits de chasse (ivoires, viandes, peaux). Vis-à-vis de Bangangté, les relations s'améliorèrent car *Dzāntu* était le neveu utérin de Bangangté, sa mère étant sortie de cette chefferie. *Dzāntu* était également en relation d'alliance matrimoniale avec le chef de Banyarbo puisque ce dernier était son neveu utérin. Les deux chefs collaboraient d'ailleurs activement au trafic d'esclaves dont la plaque tournante était le marché *To Mbu* (« marché des esclaves »). *Mfə Nzə* à Maha ne fut jamais attaqué par Banounga en reconnaissance de l'hospitalité offerte à *Mbahin* vaincu par les Bamoum. Seules les relations restaient difficiles avec Bandoumbo.

Cette politique d'alliance avec les chefferies voisines va admirablement servir le rôle commercial de Banounga. Ce commerce se développe selon un axe NE-SW, avec d'une part le pays bamoum, et d'autre part les populations forestières (Bandem et Mbang).

Les Banounga partaient de nuit pour atteindre le Noun de crainte d'être attaqués par les Babitchoa et les Bangangté. C'est le *Ndzi nzem*, le commerce de nuit ! Une fois avoir traversé le Noun, les commerçants étaient accompagnés jusqu'à Fouban par un serviteur bamoum. Le voyage aller-retour durait un mois. C'était principalement le sel qui, par l'intermédiaire des Mbang, était ainsi véhiculé vers le pays bamoum. Les fusils et la poudre semblaient avoir emprunté surtout, à la fin du XIX^e siècle, une deuxième voie de pénétration des produits européens à partir de Calabar, Mamfé et Bali. L'huile n'était pas transportée car les calebasses ne se prêtaient pas à de longs trajets, et le pays bamoum lui-même n'est pas dépourvu de palmeraies. Par contre, des produits de la forêt accompagnaient le sel vers le nord-est : la kola, la poudre de padouk de couleur rouge pour les enduits corporels, les peaux de panthères et enfin des ivoires.

Les Banounga redescendaient avec des esclaves, des poulets, du tabac en tresses ou en liesses, et des produits de l'artisanat bamoum : des objets de prestige (queues de cheval, sacs en cuir), des tissus pièces de coton teints ou non à l'indigo, des armes blanches (sabres, couteaux, lances, flèches et arcs). Ce trafic, en relation étroite avec les Bamoum, était partagé avec la chefferie de Bazou, elle aussi située aux confins de la forêt. La participation d'artisans bamoum à la construction du palais de *Dzāntu* sous l'administration française, en 1920-25, peut sans nul doute être considérée comme un symbole de cette alliance privilégiée avec le Sultan Njoya.

c) La forte organisation politique de la chefferie Banounga où les serviteurs jouaient un rôle dominant et directement centré sur la personne du chef, et le développement du commerce selon un axe

NE-SW préparèrent la conquête des palmeraies de la partie septentrionale de l'actuel département du Nkam, jusqu'à la Makombé. Nous avons vu comment les petites chefferies bamiléké qui avaient pénétré la forêt au cours du XIX^e siècle, en furent les victimes.

Cette extension en forêt conduisit à un antagonisme violent avec Bazou, chefferie voisine et concurrente qui regardait elle aussi du même côté. A la suite d'un premier conflit, la limite fut fixée entre Banounga et Banounga et, pour la rendre inviolable, on y enterra un esclave.

L'hégémonie de Banounga fut confirmée par les Allemands qui s'appuyèrent sur *Dzāntu* pour contrôler un espace difficile où un réseau de voies de communication modernes n'était pas envisageable avec les moyens de l'époque. Les rapports des administrateurs, tant allemands que français, ne tarissent pas d'éloges vis-à-vis d'un chef qui garantit l'ordre sur un vaste territoire, entretient bien les pistes, et fait rentrer promptement les impôts. *Dzāntu* profitera de ce soutien des Allemands pour conquérir les Babitchoa et faire pression sur Bagnou.

L'administration française nommera ce vaste espace conquis par Banounga : le pays batongtou, croyant avoir affaire à une même population qu'I. Dugast présente alors comme métissée de Bamiléké et de Bandem (51). En fait, le terme Batongtou est relatif : « les gens d'en haut » pour des populations situées plus en bas, en l'occurrence les nord-est/sud-ouest, préparèrent la conquête des palpopulations forestières plus méridionales.

Ce projet de domination de la forêt par une grande chefferie du rebord du plateau fut à la fois momentanément confirmé et arrêté dans sa dynamique par le pouvoir colonial. Celui-ci, en privant Banounga de l'exercice direct de sa puissance guerrière, l'affaiblissait. La concurrence de Bazou rendit plus fragile les conquêtes de *Dzāntu*, et à partir de 1917, l'administration française dut intervenir sur le terrain pour régler de nombreux conflits. Les limites administratives répartirent l'ancien espace contrôlé par *Dzāntu*, entre Somo et Yabassi. Enfin et surtout l'évolution économique était défavorable à ce qui avait fait la fortune de Banounga : l'exploitation des palmeraies naturelles et le contrôle d'une piste commerciale. A partir des années trente le caféier remplace le palmier à huile, et l'infrastructure routière et ferroviaire avantage le Mungo au détriment de l'actuel département du Nkam qui est alors de plus en plus marginalisé. La piste Fouban-Banounga-Yabassi perd de son utilité, et le port de Yabassi entre en décadence. Un poste administratif est implanté à Tonga lors de la construction de la route Bangangté-Ndikiniméki. En choisissant la subdivision de Somo, puis celle de Bangangté, Banounga tourne une page de son histoire. Avec les troubles des années soixante et le regroupement de la population

(51) Dugast, *Inventaire ethnique du Sud-Cameroun*, 1949, p. 112.

à Tonga, cette chefferie ne laisse en rien supposer son passé ambitieux. Son espace est devenu comme un manteau trop ample. La destruction en 1960 du palais de *Dzāntu* par les maquisards upécistes efface le dernier témoignage historique de cette période où Banounga faillit devenir un royaume puissant.

*
**

Nous retiendrons des histoires de Bana et de Banounga, puis de celle de la pénétration bamiléké en forêt, l'existence d'un front pionnier de peuplement. Le surplus démographique des chefferies déjà installées alimente sans cesse des zones d'immigration qui dessinent pratiquement une ligne continue. L'émigration est en effet de faible amplitude et avance en tâche d'huile sous forme d'un habitat dispersé. Ces mouvements migratoires mettent en jeu de multiples acteurs, individus ou groupes de petite taille, qui s'infiltrèrent dans les espaces disponibles. Ces acteurs s'orientent résolument vers des activités économiques que le contexte du moment favorise et qui autorisent une promotion économique et sociale. En cela, on peut dire que le migrant bamiléké n'est pas un réfugié mais un entrepreneur.

Cette dynamique des mouvements migratoires d'origine bamiléké investira, au XX^e siècle, les axes routiers et ferroviaires mis en place par l'économie coloniale (le département du Mungo, la région de Makénéni sur la route de Bangangté à Ndikiniméki), les centres urbains (Douala et Yaoundé, mais aussi tous les chefs-lieux d'arrondissement du sud du Cameroun), et les opérations de développement lancées par les pouvoirs publics (de la rive gauche du Noun en 1932, aux villages pionniers de l'Opération Yabassi-Bafang commencée en 1966). Cette continuité de l'émigration bamiléké, qui revêt évidemment d'autres formes que celles de l'époque pré-coloniale, justifie toute l'importance que nous accordons à l'histoire du peuplement du plateau bamiléké. La mise en valeur actuelle de la forêt entre les plateaux et le littoral et le développement des activités non-agricoles (commerce, transport, artisanat, constructions immobilières, etc.) dans les centres

urbains, utilisent en définitive les stratégies des migrants bamiléké lesquelles se révèlent particulièrement efficaces au niveau économique dans le contexte contemporain. Ce sont ces mêmes stratégies qui, du XVII^e au XIX^e siècles, couvrirent d'une vaste mosaïque de chefferies l'ensemble des plateaux de l'ouest du Cameroun.

Bibliographie

Nous ne citerons que les ouvrages qui apportent des données historiques recueillies directement sur le terrain :

1) Archives

GEAY L. — *Monographies de plusieurs chefferies de la région de Dschang en 1934*, Archives IRCAM, Yaoundé.

RAYNAUD A. — *Monographies de la plupart des chefferies bamiléké du Haut-Nkam et de la Mifi, recueilles de 1935 à 1939*, Archives IRCAM, Yaoundé.

RAYNIER P. — *Monographie de la Chefferie de Bafou, 1935*, Archives IRCAM, Yaoundé.

RELLY H. — *Monographie de la chefferie de Bafoussam, 1945*, Archives IRCAM, Yaoundé.

Pour ces documents d'archives nous renvoyons le lecteur à la bibliographie publiée par TARDITS C., dans son livre : *Les Bamiléké de l'Ouest Cameroun*, Paris, Berger-Levrault, 1960.

2) Sources imprimées

BARBIER J.-C. — *Les villages pionniers de l'Opération Yabassi-Bafang, aspects sociologiques de l'émigration bamiléké en zone de forêt dans le département du Nkam*, Centre ORSTOM, Yaoundé, 1971, 303 p.

Collectif. — *Almanach Nufi, de génération en génération*, s.d. (vers 1967), 158 p.

NKWENGA J. — *Histoire de la Chefferie de Bangangté, Abbia, 9-10, juillet-août 1965*, p. 91-129.

COLLOQUES INTERNATIONAUX
DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

N° 551

CONTRIBUTION
DE LA RECHERCHE ETHNOLOGIQUE
A L'HISTOIRE DES CIVILISATIONS
DU CAMEROUN

*THE CONTRIBUTION
OF ETHNOLOGICAL RESEARCH
TO THE HISTORY
OF CAMEROON CULTURES*

publié sous la direction de
Claude TARDITS

Volume II

PARIS
24-28 septembre 1973



C.E.D.I.D. - ORSTOM

ÉDITIONS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
15, Quai Anatole-France - 75700 PARIS
1981

INVENT: 1975

FK10-124
TAR

40 M
B21181